Mémoires de guerre et de captivité

1939 – 1945

Isidore Bienstock

© Isidore Bienstock 2006

Isidore Bienstock est né à Paris le 28 janvier 1918. Troisième d'une fratrie de quatre, il passe son enfance impasse Saint-Sébastien dans le 11ème arrondissement.

Comme ses deux frères, Isidore commence à 13 ans, après le certificat d'études, son apprentissage et devient tapissier.

Charles, le second, est militant communiste et son cadet Isidore vit le Front Populaire à ses côtés en participant avec lui aux manifestations et à plusieurs occupations d'usines.

Isidore débute son service militaire, qui était alors de deux ans, en 1938, et il est donc toujours sous les drapeaux en août 1939, date à laquelle il fait démarrer ces mémoires de guerre et de captivité.

A son retour de captivité, Isidore reprend son métier de tapissier, dans le 11ème arrondissement puis dans le 7ème. Il se marie en 1952, a deux enfants et deux petits-enfants.

Il meurt le 25 décembre 2012, à Paris, dans sa quatre-vingt-quinzième année.

Il a rédigé ces mémoires de guerre et de captivité en quelques semaines, fin 2005, à raison d'une à deux pages par jour.

PREMIERE PARTIE

Samedi 12 août 1939

Il y a déjà neuf mois que j'ai été incorporé au 95ème Régiment d'Infanterie à Bourges. J'ai eu la chance d'être placé à la compagnie de commandement et d'engins, dans les transmissions. Une deuxième chance était d'être dans une ville du centre de la France. J'aurais pu aussi bien atterrir dans une ville près de la frontière allemande, comme mon frère à Thionville où il y avait plus de discipline et plus de militaires.

De la discipline, il y en avait, mais du moment que l'on faisait son travail correctement les gradés se montraient compréhensifs. Avec le capitaine Ferré, du moment que vous étiez bon marcheur et bon tireur, il ne vous refusait rien. Tous les matins, il se rendait à la cuisine. Avec le peu d'argent qu'il touchait, il tenait à donner à ses hommes le maximum de bien-être. Il rouspétait quand nous laissions perdre du pain. Il disait que l'on ne doit pas gaspiller du pain quand le peuple espagnol souffre avec la terrible guerre civile. Le lieutenant Cambefort nous disait :

- *Je passe sur beaucoup de choses, mais quand j'appuie sur le bouton, je veux que l'on réponde comme il se doit.*

Les sous-officiers, dans l'ensemble, cela pouvait aller.

Revenons à ce 12 août. Mon camarade Louis Larrivé voulait profiter d'un grand pont pour passer quatre jours en famille, le 15 août tombant un mardi. Se faire une fausse permission était facile, il suffisait d'imiter la signature du capitaine. Mais voilà, mon camarade était un peu hésitant à cause du lundi. Que faire ? Je lui ai dit qu'il pouvait compter sur moi s'il y avait un problème, je le préviendrais immédiatement. En effet, le lundi, l'adjudant Rives désigne le caporal-chef Larrivé responsable d'un travail que nous devions faire. Avec Louis, nous avions fait le peloton des caporaux. Comme il avait fait de la préparation militaire avant de venir à Bourges, il avait été nommé caporal-chef à la fin des examens.

- *Mais où est passé Larrivé ?*

C'est la question posée par ce brave adjudant Rives. La réponse, je la lui ai donnée :

- *Larrivé pensait que nous aurions cette journée entre le dimanche et le mardi du 15 août. Il est donc parti voir un très bon copain au 2ème bataillon.*

Aussitôt, l'adjudant prend son vélo et se dirige vers le 2ème bataillon. Il ne revient pas. Nous avons attendu son retour assez longtemps. Il était furieux, il avait fait tous les bataillons et toutes les chambres. Il avait pris une décision, prévenir le sergent Gentil qui faisait l'appel du soir pour savoir si Larrivé ne manquait pas à celui-ci. Que faire ? Je suis parti expliquer le cas au caporal radio, qui est toujours en permanence avec la division (ils sont à deux pour assurer ce service). Une pièce indépendante sans contrôle, mais il faut que le travail soit assuré. Il y en un des deux qui, le soir venu, s'est couché dans le lit de l'absent. Nous nous sommes couchés à plusieurs pour qu'il ne soit pas seul. Nous dormions profondément quand le sergent Gentil est passé pour l'appel du soir. Entre temps, j'avais envoyé un télégramme à mon ami, qui était donc présent le mercredi matin. Mais qu'ai-je entendu ce jour là !

- *Voyons, Bienstock ! Vous m'avez fait passer pour un imbécile, quand il était si facile de me dire qu'il était parti sans permission ! Vous me connaissez, quand même ! Je sui fâché avec vous.*

Nous en sommes restés là.

Il fait très chaud ce mois d'août 1939. Nous devions partir dans quelques jours au camp de Mailly pour les grandes manœuvres. Mon camarade Vincent Perez trouve qu'avec ce temps nous allons souffrir, et prend la décision de se faire couper les cheveux à ras. J'ai fait comme lui. Nous étions le 21 août. Le 23, pacte Germano-Soviétique. Il n'y a plus de grandes manœuvres… si, mais pas les mêmes.

Il faut se préparer au départ, les réquisitions de véhicules s'accélèrent. La caserne est envahie d'autos et de camionnettes. Mon copain Artola a voulu me donner quelques leçons de conduite. Nous avons choisi une Peugeot. Pour la première leçon, ce n'était pas positif ! Grand branle-bas à la compagnie. Sur nos boîtes à paquetage nous devions mettre nos noms et adresses, pour que celles-ci soient expédiées à nos familles. Nous avions touché un sac supplémentaire qui venait s'accrocher en dessous de notre sac à dos. Adieu, les tenues bleu horizon ! Nous ne gardions que les kaki. Nous avions touché une toile de tente, chacun un outil différent, une couverture et une boîte de survie. Avec nos affaires personnelles, le bidon, le masque à gaz, la cartouchière et le mousqueton, nous pouvons dire que nous étions chargés pour ce grand voyage. Je passe dans le bureau du lieutenant des transmissions. Il en profite pour me signaler que je serais bien au poste R11. C'est un poste récepteur pour communiquer avec l'avion d'observation. L'avion transmettait par radio, et je répondais de mon côté par des panneaux, grands chiffres posés sur le sol. Le lieutenant me signale que ce sera Travers le second radio. Pour manipuler les panneaux, ce seront des rappelés. En sortant de son bureau, j'ai pensé immédiatement que nous aurions la guerre.

Fin août, départ du régiment pour l'Est, mais avant un tri a été fait. Une partie restait au 95ème, et les autres ont formé le 85ème RI. Ce sont les réservistes qui ont remplacé les manquants. Comme de juste, pour nous les radios, ils ont gardé ceux qui avaient fait le peloton en pensant que nous étions mieux qualifiés, peut-être à tort !

Le grand départ…En traversant Bourges pour nous rendre à la gare, les Berruyers étaient le long du parcours et nous saluaient bien tristement. Des femmes pleuraient. Tout un train avec wagons de marchandises nous attendait. Sur le quai, il y avait le colonel Compagnon. Il était accompagné de sa fille. Je me suis dit que c'était un bon père de famille. A plusieurs reprises je l'ai rencontré toujours avec sa fille. Sur certains wagons, il y avait l'inscription « *40 hommes, 8 chevaux* ». Nous avons eu un arrêt d'une petite heure à Verdun et nous sommes descendus, toujours dans la Meuse, dans un petit village où nous sommes restés une nuit. Puis, nouveau départ pour la frontière. Le voyage en train se termine. Chargés comme des mulets, nous avons fait une longue marche jusqu'à Bining. Notre groupe s'installe dans une ferme, repos. Nous y passerons deux jours. Blanchard, dit Toutoune, est au central téléphonique de campagne. Il m'appelle pour me signaler qu'il a écouté la conversation entre le général et le colonel, et que la guerre est déclarée. En effet, le lendemain, en route pour nous rapprocher de la frontière. Nous faisons quelques kilomètres jusqu'à Erching, petit village alsacien frontalier. Il est désert, les habitants ayant eu trois heures pour partir. Ils ont tout abandonné, maisons, bêtes, volailles et toutes les nourritures qu'ils n'ont pu emmener. Un seul couple était resté et ne voulait pas partir, trop âgé pour se déplacer et ne parlant pas français. Après bien des discussions, le capitaine a accepté qu'il reste. Ce n'était certainement pas des espions.

Avec Larrivé, nous avons fait un petit tour et nous nous sommes un peu éloignés de notre cantonnement. Nous rencontrons le colonel. Il nous fait la remarque de notre désobéissance. Je dis à Louis :

- *Faisons demi-tour, car automatiquement, il va faire un reproche à notre capitaine.*

Il ne m'a pas écouté, je suis rentré seul. J'étais tombé juste. A peine arrivé, rassemblement de la Compagnie, appel, Larrivé est manquant. Comme punition il a été envoyé en bataillon, c'est-à-dire en première ligne où le risque est plus grand. C'était un bon camarade et un bon radio qui me quittait.

Le soir, nous dormons dans une grange. Nous nous sommes fait un bon couchage avec une bonne épaisseur de paille. Peaudecerf, charcutier dans le civil, couche à côté de moi. Il a piqué son mousqueton dans une botte de paille. Au milieu de la nuit, il pisse dans sa gamelle et l'accroche à son mousqueton qui se trouve juste au-dessus de ma tête. Je n'ai pu m'empêcher de lui faire la remarque. Il me répond :

- *A cause de la gamelle ? On voit bien que tu n'as jamais travaillé dans la charcuterie !*

Le lendemain, nous devions nous tenir prêts à partir. Pendant ce court séjour, nous trouvions de la nourriture à gogo, et les armoires et commodes ont été visitées. Il y en a toujours qui profitent du malheur des autres.

Le 6 septembre au matin, le régiment pénètre dans la Sarre. L'ennemi ne se manifeste pas, mais la forêt de Warnat est truffée de mines, ce qui rend l'avance très difficile et pénible. Notre régiment arrive à gagner quelques kilomètres en progressant par bonds successifs, malheureusement avec des pertes.

La compagnie de commandement s'installe pas très loin de la frontière. La cuisine est restée à Erching. Nous cherchons une clairière pour que nous puissions correspondre avec l'avion de reconnaissance. Chacun prend sa place, les téléphonistes déroulent les fils pour essayer de rejoindre les bataillons, travail pas très facile. Les radios, avec leurs postes émetteurs-récepteurs, vont faire le nécessaire pour correspondre avec les premières lignes. De mon côté, avec Travers, nous plaçons notre poste à l'orée du bois et installons l'antenne. Ceux qui s'occupent des panneaux commencent à faire une tranchée assez profonde qui nous servira d'abri pour la nuit. Il y a énormément de stères de bois dans la forêt, nous n'aurons plus qu'à placer des rondins au-dessus.

Le colonel est à environ 200 mètres, il a fait installer un campement de fortune. Maintenant, attendons les évènements. Favorisé, je le suis, avec mon poste. Je peux écouter les radios de la région, j'ai Stuttgart facilement. Par la suite, le lieutenant Cambefort venait tous les jours pour s'informer de la situation mondiale.

La première nuit, nous nous sommes couchés tout habillés dans cette tranchée, en se serrant. Nous ne pouvions faire autrement. Le lendemain matin, mes camarades n'avaient pas le moral. L'artillerie allemande nous avait bombardés une partie de la nuit. Ayant un bon sommeil, je n'avais rien entendu. Travers était en forme, moins peureux que les autres. Les rappelés étaient mariés, ils pensaient certainement à leurs femmes et enfants.

Installation du poste et panneaux prêts à être déployés. Nous en plaçons un plus grand au sol pour que l'avion sache que nous sommes là. Maintenant, nous n'avons plus qu'à attendre. Ce sera sous la pluie, avec quelques éclaircies, mais quand même pluie tous les jours. Le ravitaillement arrivait régulièrement. Peaudecerf, le charcutier, est chef de la cuisine, et nous étions bien nourris avec toutes les bêtes qui étaient à Erching et que leurs propriétaires avaient abandonnées malgré eux. La compagnie faisait des économies.

La pluie nous obligeait de faire une nouvelle tranchée tous les jours car le fond devenait boueux, tellement boueux qu'un couteau suisse qui m'était d'une grande utilité était tombé de ma poche et je n'ai pu le retrouver.

Un midi nous attendions notre repas. Nous sommes alors prévenus que celui-ci n'arrivera pas car la camionnette de ravitaillement ne pouvait parvenir jusqu'à nous. J'ai su par la suite que le capitaine de Carli commandant notre compagnie avait fait part de cette situation au colonel en ne lui apportant qu'une boite de singe[1] pour son repas. Aussitôt, celui-ci a donné les instructions pour que l'on prenne sa voiture tout-terrain pour assurer le service. Deux de mon équipe n'ont pas attendu pour piocher dans leur boite de survie. Ce n'était quand même pas la mort de louper un ou deux repas !

Nous pensions à ceux qui étaient en premières lignes. Des tranchées avaient été faites tout au long du front au fur et à mesure de l'avancée. Le génie avait fait une route avec des troncs d'arbres car les tracteurs et les chevaux s'embourbaient, travail très difficile car il fallait abattre les sapins à la

[1] Bœuf de bonne qualité venant d'Amérique du Sud.

main. Quand nous avons vu la relève des premières lignes, les pauvres soldats étaient méconnaissables, boueux des pieds à la tête. Le moral de mes camarades, des réservistes, était au plus bas. J'écrivais à ma mère et voyant le camarade Lhote dans un tel état, Je lui dis que nous allions bientôt partir en permission. Il ne me croit qu'à moitié. Je lui montre ma lettre où j'annonçais ma venue prochaine. Lhote ne pensait pas que de mon côté, ma mère avec ses trois enfants absents, il fallait lui donner espoir de voir ses fils dans un proche avenir.

Les journées s'écoulent, avec toujours une nouvelle tranchée pour le soir. L'avion de reconnaissance n'a plus besoin de communiquer avec nous. Les postes émetteurs-récepteurs communiquent facilement avec les bataillons et il y a la liaison téléphonique. Une nuit, celle-ci a été coupée à la suite d'un bombardement. Elle a été réparée rapidement par le caporal-chef Rella. A la suite de cette intervention, il a été décoré de la nouvelle croix de guerre. Le colonel n'a pas été assez rapide pour que se soit un soldat de son régiment qui obtienne la première croix de guerre 1939.

Un matin, un de mon équipe est parti voir le docteur, il ne se sentait pas très bien. Ne le voyant pas revenir, le deuxième froussard me demande s'il peut voir le médecin. C'est peut-être une maladie contagieuse. D'accord, avec Travers, on assurera le service. Au bout d'un bon moment, nos deux copains sont de retour. Alors, quoi de nouveau ? Voilà, le docteur nous a donné à chacun un verre de pastis, nous n'avions plus qu'à partir. Avec mon deuxième radio, nous nous sommes regardés en souriant.

Un après-midi, l'adjudant vient nous prévenir que l'alerte aux gaz est terminée. Nous n'avions pas mis nos masques car nous ne savions pas qu'il y avait alerte. Nous étions vraiment loin de tout. En raison de la pluie, nous sommes relevés par le régiment de Clermont-Ferrand et par le 85ème. J'ai la surprise de retrouver mon adjudant Rives. Nous étions contents de nous revoir et n'étions plus fâchés.

Nous sommes restés 17 jours dans la Sarre. Je ne peux pas me tromper car nous devions toucher, en principe, une prime de 10 francs par jour passé au combat. J'ai pensé que 170 francs, c'était toujours bon à prendre. Nous n'avons touché que 85 francs, l'autre moitié devant être payée à la fin de la guerre. Un jour, je réclamerai les 0,3 centimes d'euro que le gouvernement me doit. Nous pouvons rire, mais dans l'état où nous étions, nous ne demandions qu'à nous laver et changer de linge.

Deux ou trois jours après notre départ, l'ensemble des troupes, après une attaque allemande, s'est replié derrière la ligne Maginot. Après la victoire sur la Pologne, les Allemands pouvaient maintenant s'occuper du front Ouest. Ils ont dû tester la valeur de l'armée française. Ou bien, si nous avions eu des chars et de l'aviation en quantité suffisante, nous aurions continué notre avance. Alors, pourquoi avoir attaqué ? La 9ème division a eu une centaine de morts et près de deux cents blessés. Sur l'ensemble de ce front, les pertes sont évaluées à 1800 tués, blessés et disparus[2]. Les champs de mines et la retraite ont été meurtriers. Les morts ont été inhumés à Carling. Nous voulions montrer aux Polonais que nous faisions un deuxième front pour ne pas les laisser seuls dans le combat. La femme de l'ambassadeur de Pologne, pour nous remercier d'avoir été dans les premiers à rentrer en Allemagne (certainement avec l'accord du gouvernement polonais), est devenue la marraine du 95ème.

Nous nous sommes repliés en prenant des bus parisiens. Après quelques haltes, nous sommes arrivés à Saint-Sylvestre-Cappel, dans le département du Nord, où nous avons trouvé de braves gens. La première nuit, nous avons dormi dans l'arrière-salle d'un grand café qui se trouve à l'opposé de l'église. Le curé a donné une messe spéciale pour les soldats présents et manquants. L'église était pleine. Au retour, comme de juste, nous étions nombreux au comptoir du café. 1 franc le café arrosé. Beaucoup de camarades ont dit bien haut que c'était vraiment bon marché. Le lendemain, ce même

[2] Source : Bulletin mensuel des anciens prisonniers des III C, n°475 – Décembre 1989

café était à 1,25 francs. Au bout de deux ou trois jours, les gars ne voulaient plus aller dans ce bar : 1,25 francs pour un café vraiment léger comme on le fait dans le Nord et le Wambrechis[3], alcool moyen, c'est trop cher.

Le lendemain, je sympathise avec un couple habitant juste en face du café. Il me fait rentrer pour que je prenne un café. Le capitaine de Carli a dormi chez eux, mais ne veut plus revenir car il n'y a pas d'électricité dans la chambre. Ils me proposent de venir coucher chez eux. Avec mes remerciements, j'ai accepté. La fille est arrivée, venant de son travail, et les présentations ont été faites. Maria Benet, un nom que je ne peux oublier. Une famille avec une grande gentillesse, comme on la trouve dans le Nord. En partant, la famille me dit :

- *Si vous avez des camarades qui veulent dormir dans notre maison, c'est avec grand plaisir que nous les recevrons*

Le soir, je suis revenu avec Perrier, Dufourt et, je crois, Beaufils. Il y avait deux lits disponibles. Le matin, nous avions droit à notre café. La cafetière était toujours sur la cuisinière. Je suis revenu un peu plus tard. Entre temps, je m'étais procuré du fil téléphonique et j'ai installé la lumière dans la chambre. Le soir, on avait l'impression d'être en famille. Un cousin avait un café, un peu plus loin sur le même trottoir. Nous sommes devenus amis. Quand je pense à sa gentillesse : il nous a proposé une petite pièce, à l'arrière du café, où nous disposions d'une grande table et de chaises et, nous montrant un grand récipient rempli de saindoux, nous dit que nous pouvions faire des frites, car :

- *Vous êtes chez vous.*

Parfois il s'absentait car il avait une autre occupation. Il châtrait des animaux, surtout des porcs.

Mon frère Charles est venu me voir, son régiment étant également dans la région. Très heureux de nous retrouver et de retracer tout ce que nous avions fait pendant ces quelques mois de guerre. Je n'ai pas oublié cette rencontre car c 'était la dernière fois que je voyais mon frère[4].

Après avoir passé quelques semaines à Saint-Sylvestre, nous sommes montés quelques kilomètres plus haut, au sud de Cassel. Embrassades en quittant nos logeurs. Mes camarades et moi-même voulions payer le lavage des draps et tout le reste. Refus complet. Maintenant, nous atterrissons chez un cultivateur propriétaire d'un café. Nous logeons dans le grenier, au-dessus de cet estaminet. Une bonne couche de paille avait été étalée sur le sol. On se contentait de ce changement. Un nouvel appelé nous avait rejoint. Je le voyais triste dans son coin et je n'ai pu m'empêcher de lui demander ce qui n'allait pas. Il était tout jeune marié et je comprends que, pour lui, ce n'était pas un voyage de noces. Après avoir passé la soirée à bavarder, le moral était meilleur. Il avait fait son service comme radio. Je lui répète :

- *Tu verras, tu seras très bien avec nous.*

J'avais raison, il s'est bien plu en notre compagnie.

Etant libre depuis des semaines (j'assurais le service de vaguemestre), je ramassais le courrier à expédier. Avec ma petite camionnette et mon chauffeur, nous partions de l'autre côté de Cassel pour l'expédition. Il y avait une machine manuelle pour oblitérer le courrier. Je le faisais et plaçais celui-ci dans des casiers par département. Pour le retour, je prenais les lettres et les paquets qui étaient destinés à la compagnie. Je les distribuais dès mon retour. J'aimais bien ce travail, et j'étais le bienvenu quand j'apportais de bonnes nouvelles. Je finissais ma distribution chez les cuisiniers. L'heure du repas étant passée, ils me préparaient de quoi me restaurer. L'hiver était très rigoureux, et les routes verglacées. Le matin, pour démarrer, nous mettions des brindilles sous les roues. Le 6 décembre, je suis étonné de recevoir une carte pour la Saint-Nicolas : la famille Benet ne m'oubliait pas.

[3] Alcool du Nord.

[4] Mort au combat en décembre 1944, lors de la libération de l'Alsace par les troupes du maréchal de Lattre.

Dans la journée, nous ne restions pas dans notre grenier. Nous avions le café à notre disposition. Il y avait revues et journaux. Maillard (c'était le nouveau parmi nous), a eu une idée qu'il nous a soumise. C'était bientôt Noël. Nous pourrions peut-être trouver un supplément pour passer de bonnes fêtes. En nous montrant L'Illustration, un mensuel que nous avions à notre disposition :

- *Nous allons écrire à tous ceux qui font de la publicité dans cette revue.*

Aussitôt d'accord, nous avons fait un brouillon. Un groupe de radios descendant du front serait heureux de…etc. Nous avons expédié une soixantaine de lettres en pensant que nous n'aurions que quelques réponses. Surprise : tous les jours, je ramenais énormément de courrier. Heureusement que j'étais vaguemestre, car certaines lettres étaient libellées au nom du commandant du groupe de radios de la compagnie. Nos supérieurs n'avaient pas besoin de savoir ce que nous faisions. Nous avions formé une société. Maillard en était le président, j'étais le secrétaire. C'est pour cette raison que je suis toujours en possession de quelques photos de nos gentils bienfaiteurs. Chacun de nous avait son travail. Il y avait également la chanson du groupe, sur l'air « *Il y a de la joie*[5] ». Les paroles étaient de mon copain Garcia. Les réponses venaient surtout de maisons de couture, de marchands de meubles comme Lévitan, de maisons d'appareils photographiques avec photos du personnel et demandes de filleuls. Arrivages, également, de chèques et colis. A la radio, nous avons eu la surprise d'entendre Saint-Granier annoncer l'envoi de 4 kilos de Phoscao au groupe de radio du 95ème RI. Il y avait vraiment une bonne camaraderie dans notre équipe. Nous avons passé un bon Noël.

Pour les fêtes, le théâtre aux armées a fait une tournée dans le Nord. Le sergent-chef est venu m'annoncer que je faisais partie avec un autre camarade pour aller à Hazebrouck. Vis-à-vis de mes copains, j'étais gêné. J'aurais préféré qu'on m'oublie. Parmi les artistes, il y avait Laverne. Il chantait et entraînait la salle avec lui :

- *Amusons-nous, faisons les fous, la vie passera comme un rêve.*

Vraiment, dans la situation où nous nous trouvions, ce n'était pas ce qu'il y avait de plus réussi.

En début d'année 40, le lieutenant me fait la remarque :

- *Pourquoi faites-vous le vaguemestre ? Vous êtes radio.*
- *Je le sais, mon lieutenant, mais je n'aime pas rester à rien faire.*
- *C'est juste, nous allons recommencer les exercices.*

Le mois tire à sa fin. Début février, je pars en permission. Content de revoir la famille. Ma mère est heureuse, je suis là pour une dizaine de jours. Mon grand-père est mourant, il aura eu la chance de partir avant l'arrivée des Allemands. J'en ai profité pour travailler quelques jours, et partir avec un peu d'argent et en laisser une partie à ma maman.

Au retour, nous avons repris notre travail habituel. Faisant partie de la garde au drapeau, je suis pris à chaque fois qu'une personnalité vient dans la région. C'est quoi, la garde au drapeau ? Pour les déplacements et les défilés, le drapeau du régiment est porté par un officier, à ses côtés deux sous-officiers et, derrière lui, trois soldats. Cette fois, nous nous rendons à la gare de Cassel accueillir le général Didelet. Il va remplacer le général Richter pour commander la 9ème division. Nous avons le déplacement à faire dans quelques jours, à Lillers, car le général Giraud, commandant de l'armée des Flandres, doit discuter de la situation avec les officiers supérieurs, et c'est normal qu'il vienne saluer notre drapeau.

---

[5] « *Un soir en rêvant, nous avons tous songé*
Que pendant la guerre il fallait s'amuser.
Pour chasser le cafard et garder bon moral
Nous avons fondé une société.
Et voilà, aujourd'hui les radios se présentent,
Les radios… »

Un matin, le nouveau vaguemestre me demande de le remplacer pour le lendemain car il va subir les piqûres obligatoires. D'accord, comme promis, avec mon camarade Artola comme chauffeur, nous partons, après avoir ramassé le courrier, en direction du centre postal. Nous sommes arrêtés par les gendarmes :

- *Votre laissez-passer.*

On ne rigole pas avec la maréchaussée. Rapport. Je suis en faute. J'ai beau expliquer la situation, rien à faire. Au retour, je vois le lieutenant Cambefort.

- *Je vais aller voir ces imbéciles !*

Il était dans une colère folle. J'ai fini par distribuer le courrier et au retour, j'ai vu le lieutenant. Ils n'ont pas retiré la plainte. On verra.

Un matin, le sergent-chef Vaillard me prévient pour le lendemain : un déplacement.

- *Je ne pourrai pas, chef, je n'ai pas de chaussures.*

Et je lui montre mes godillots, qui sont dans un triste état. Branle-bas de combat. Bienstock n'a pas de chaussures. Le lieutenant veut me voir. Il n'y a pas de 46 à la compagnie.

- *Prenez une paire normale et faites les bataillons. Vous trouverez bien, et changez la contre une paire à votre pointure. Si vous ne trouvez pas, je vous en achèterais une autre.*

J'ai trouvé mon bonheur, tout était pour le mieux. Quelques jours plus tard, le lieutenant me convoque. La marraine du régiment, qui régulièrement nous faisait expédier des cigarettes américaines, cette fois ce sont des chaussures fantaisie pour sous-officiers que le régiment a reçues. Le lieutenant Cambefort me conseille de choisir, et je trouve une paire noire à mon pied. A côté des gros godillots, je me sentais léger mais, avant que je le remercie, il me dit :

- *Prenez-en une deuxième paire.*

J'en ai choisi une jaune. Il me signale également que je disposerai à partir de maintenant d'une camionnette avec chauffeur pour reprendre les exercices. Nous devions quitter Cassel pour Valhuon, dans le Pas de Calais. La camionnette venait certainement d'un épicier qui faisait des tournées dans les campagnes. Enormément de casiers pour ranger la marchandise. Je m'étais arrangé pour avoir tout le matériel en double en cas de panne imprévue. Nous étions très bien à Cassel. Le soir, nous sortions à plusieurs, et on arrivait à passer les soirées agréablement. Il y a une fin à tout. Nouveau déplacement, nous nous trouvons maintenant à Valhuon, dans le Pas de Calais. Nous ne sommes pas aussi bien mais on ne peut pas choisir. Le capitaine de Carli, qui avait fait la guerre de 14-18, nous quitte. Etant directeur du casino de Vichy, il avait assez de relations pour se faire réformer. Le lieutenant Cambefort prend le commandement de la compagnie. Il l'avait déjà avant le départ du capitaine.

Je suis prévenu qu'à partir de maintenant, nous irons régulièrement à Saint-Omer. Avec l'avion de reconnaissance, nous devions communiquer avec l'ensemble des bataillons, la division étant à l'écoute de nos transmissions. C'est pour cette raison que l'on m'a donné une camionnette avec chauffeur car Saint-Omer est à quelques dizaines de kilomètres, et surtout qu'il fallait avoir ce qu'il faut pour éviter toute panne ou fausse manœuvre. L'état major faisant son rapport après chaque exercice, il ne fallait pas que la compagnie soit mal notée. J'étais tranquille, j'avais maintenant une bonne équipe. Le lieutenant en profite pour me dire que le colonel a reçu une réponse de la gendarmerie à la suite de mon procès verbal. J'étais condamné à 4 jours de prison. Il a déchiré le papier et il l'a mis à la poubelle.

Le colonel Compagnon nous quitte. Il part à Dunkerque pour un nouveau commandement avant de passer, en principe, général dans quelques mois. Coïncidence, je reçois une lettre de sa fille me demandant si j'acceptais d'être son filleul. Surprise de ma part, son père lui ayant dit que j'étais le meilleur soldat du régiment. Comment pouvait-il savoir que j'étais le meilleur sur 2500 ? La réponse est simple. D'après moi, il avait tout simplement demandé au lieutenant Cambefort de lui donner un nom. Ca change tout. Je suis, et c'est à voir, le meilleur sur 150, c'est ce que nous sommes dans notre

compagnie. Je n'ai pas refusé. Elle a toujours été un soutien pour moi surtout pendant la captivité. Correspondance suivie, et je la revois toujours avec plaisir.

Nous quittons Valhuon pour nous rendre à Samer, à quelques kilomètres de Boulogne-sur-mer. Nous nous installons dans une ferme réquisitionnée. Ce n'est pas le grand confort. Dans le grenier, pas d'électricité et beaucoup de rats. Pour l'électricité, pas de problème. Je l'installe et je branche le courant sur les fils extérieurs qui amènent le courant au rez-de-chaussée. Pour les rats, le lieutenant prend une décision :

- *Je donnerai 0,50 par rat que vous ramènerez.*

Ça ne pouvait pas continuer. Le nombre était énorme, la compagnie ne pouvait faire face à une telle dépense. Alfred avec son chien (oui, il avait récupéré un chien) était le gros gagnant. Je me rappelle, j'avais reçu un colis de mon oncle avec différents produits, dont du saucisson. Je l'ai accroché avec une corde assez solide à une poutre. Le matin, dans quel état j'ai trouvé mon ravitaillement, la corde avait été coupée et les bonnes choses étaient manquantes.

Nous avons repris nos habitudes. Exercices réguliers à Saint-Omer, et toujours bonne entente entre camarades. Tous les matins, rapport dans la cour. Un jour, je prends le courage de nettoyer et cirer mes chaussures. Travail normal, me direz-vous. Mais non. Les camarades me disent :

- *Tu es fou, on va tous se faire engueuler.*
- *Vous voulez rire.* C'est ma réponse.

Rassemblement dans la cour. L'adjudant-chef Berthet commence en disant :

- *Quand on vient au rapport il faut venir avec des chaussures propres.*

Cela a fini par des éclats de rire.

Mercredi 1er mai 1940

Nous sommes déjà le premier mai 1940, et il fait très beau. Mon camarade Maillard m'annonce qu'il part en permission samedi prochain, le 4. Il est très heureux de retrouver sa petite femme. Il me propose de venir déjeuner le dimanche 12.

- *Ma femme et moi serions heureux de passer un moment ensemble. Nous avons tant de choses à nous dire.*
- *Mais, voyons, je n'ai pas de permission avant juin, et encore.*
- *Tu n'as qu'à la demander. Si je t'invite, c'est que je pense que tu seras libre. Surtout, ne pars que le samedi. Ainsi, tu profiteras de deux dimanches.*

Le lundi, je vois l'adjudant-chef Berthet et je lui demande si je peux partir plus tôt en permission, j'ai un de mes frères qui aura la sienne.

- *Je peux vous montrer la lettre.*

Double mensonge. Il me répond immédiatement :

- *Quand vous voulez, vous partez. Samedi prochain, d'accord.*

La semaine s'écoule normalement. Le vendredi, en sortant de chez le magasinier à qui j'ai remis toutes mes affaires que je retrouverais au retour, je vois la compagnie qui revient d'une marche, et je suis étonné car la journée vient seulement de commencer. Cruelle nouvelle : offensive allemande du côté de la Belgique. Je peux reprendre mon paquetage, nous devons partir immédiatement. Rassemblement rapide. Le colonel est en pleine discussion avec le lieutenant Cambefort, et ils viennent tous les deux vers moi. Que veulent-ils ? Le colonel Grélot me dit :

- *Vous avez le poste R11. Comme je vais me placer loin derrière les premières lignes, minimum 10 kilomètres, l'avion de reconnaissance et vous aurez du travail.*

Je lui réponds :

- *Vous pouvez compter sur moi.*

Au fond de moi-même, j'étais content d'avoir cette responsabilité. Je me suis rendu compte qu'il pensait que nous aurions une guerre de tranchée, comme en 14. La situation était toute autre. Au loin, nous apercevions des ballons au-dessus de Boulogne-sur-mer. Est-ce une défense aérienne ?

En route, direction la Belgique. Mon chauffeur est en forme et il le faut, nous avons une bonne route à faire. Nous faisons une petite halte à Cassel. Les nouvelles circulent avec rapidité, car j'ai eu la grande surprise de voir Maria Benet. Plusieurs kilomètres séparent Saint-Sylvestre de Cassel, et comment a-t-elle pu savoir que nous passerions par là ? Elle nous a souhaité bonne chance. Le départ a été très rapide. Nous ne devions pas perdre de temps. Nous rentrons en Belgique et nous filons. Arrêt près de la route Namur-Ostende. Nous faisons une pause et attendons les instructions. J'en profite pour installer une antenne sur le toit de la camionnette en la fixant sur des montants de bois que nous avons attachés aux quatre coins du véhicule. J'accroche comme je peux le poste à l'intérieur, derrière nous. Nous avons ainsi une voiture radio dernier modèle. Nous nous sommes aperçus par la suite qu'il ne fallait pas rouler trop vite pour bien entendre. Changement de programme. Nous devons nous replier et retour en France. Nous avons du mal à nous dégager car beaucoup de Belges avancent. Le lieutenant sort un revolver pour que nous puissions partir. Nous suivons la voiture du colonel, nous ne passons pas très loin de Namur. On a l'impression que toute la ville brûle.

En arrivant dans la région du Quesnoi, à un passage à niveau, celui-ci se ferme avant que nous ayons pu franchir la voie ferrée. Depuis deux jours mon copain et moi sommes fatigués, surtout par manque de sommeil. Il me dit :

- *Tu me réveilles si je viens à m'endormir.*

Nous ne savons pas depuis combien de temps la voie était libre. Nous nous étions endormis tous les deux. Démarrage rapide, en appuyant à fond sur l'accélérateur, nous avons rattrapé la première voiture. Heureusement, nous étions arrivés à destination. Le colonel et le lieutenant descendent de leur voiture, nous faisons de même.

- *Attendez-nous là, nous allons voir où nous prenons position.*

Attendons. Au bout d'un moment, un car s'arrête. Il était plein de militaires. Un lieutenant descend et nous demande ce que nous faisons là. On lui explique la situation.

- *Mais voyons, cela ne va pas. Les Allemands sont à deux kilomètres !*

Une fois le lieutenant parti, nous nous sommes dit :

- *Ce n'est pas possible. Il déraille.*

Nous avons roulé toute la nuit en faisant plus de 200 kilomètres et, malheureusement, nous avons appris par la suite que nous étions encerclés en arrivant. Une petite partie de la compagnie a pu nous rejoindre. Une grosse partie du régiment, arrêtée par les Allemands, s'est perdue dans la nature. Drôle de guerre. Quand je pense qu'au départ on nous avait équipés pour une guerre de tranchées et c'était une guerre de mouvements et d'encerclements. Un mois avant le déclenchement de l'offensive, on nous avait changé nos mousquetons contre des fusils Lebel modifiés 1936, au lieu de faire 0,95m, ils faisaient peut-être 1,20m et la baïonnette 0,60m au lieu de 0,45m. A la caserne, nous allions régulièrement au champ de tir. Je connaissais mon mousqueton et j'avais toujours de bons résultats. Avec le Lebel, nous n'avions jamais tiré et, pendant notre voyage en Belgique, à un arrêt, l'ordre nous est donné de tirer sur les parachutistes allemands qui descendaient en grand nombre. J'ai regretté mon mousqueton car je savais qu'avec lui j'aurais peut-être fait mouche. Malgré la distance assez grande. Alfred, qui était à côté de moi, me demande de lui expliquer la manœuvre avec ce chargeur qu'il ne connaissait pas auparavant. Nous sommes à Catillon, dans le Nord. Nous prenons rapidement position. L'avion de reconnaissance allemand n'arrête pas de survoler la région. J'installe mon poste et écoute tous les messages passés en morse et non codés. Le lieutenant va porter ceux-ci au commandement. Par la suite, j'ai quelques messages à lui communiquer. Il me dit :

- *Ce n'est plus la peine, on ne peut rien faire.*

Mon lieutenant de transmission était formidable. Je crois que c'était un Saint-Cyrien, Marreck, pour le nommer. Aidé par quelques soldats, il avait fait prisonnier quelques Allemands et un motard

avec sa moto. Il y avait un pavillon où ces prisonniers étaient enfermés. Nous devons sortir de cet enfermement. Il faut prévenir l'état major. C'est Alfred qui est désigné pour cette mission. Il prend la moto allemande. Il n'a qu'un mot à dire à l'arrivée. Mot codé. Ils sont prévenus. Au retour, tous les camarades lui posent la même question :

- *Tu n'as rien vu ?*

Il a traversé les lignes allemandes sans s'en rendre compte : un projet que nous ne pouvions réaliser. Maintenant, nous restons là, sur la défensive. Le lendemain matin, le lieutenant Cambefort nous réunit, nous n'étions qu'un petit groupe. Devant le Familistère, voyant que la situation était critique, il a voulu partager l'argent de la compagnie. J'ai touché 52 francs. Il m'a pris à part, sachant certainement qu'il ne me verrait plus. Il m'a dit :

- *C'est à vous que j'aurais dû donner la croix de guerre au mois de septembre.*

Ce n'était pas gentil pour celui qui l'a eue. Il savait que je connaissais sa pensée. Nous avions un secret que je ne peux dévoiler.

Maintenant, dernière mission. Il prend les trois premiers qui se trouvaient là et nous a amenés au bord de la route. En cours de route, je croise le capitaine Ferré qui commandait la compagnie à Bourges. Il se démenait pour empêcher le passage des chars, en plaçant charrettes, voitures l'une sur l'autre. Il était d'un courage exemplaire.

- *Voilà,* nous dit le lieutenant, *vous rentrez dans cette maison, et vous tirerez quand les Allemands arriveront.*

Et nous nous sommes quittés tout simplement. De mon côté, je pensais que je le reverrais. Nous avons eu la surprise de comprendre que c'était la maison du curé. Meubles anciens et rustiques, objets de valeur. Nous nous plaçons aux fenêtres du premier étage avec les fusils prêts à tirer. Il en manque un, il revient, tout bêtement, et nous dit qu'il y a de bonnes bouteilles à la cave. J'ai piqué une colère, les Allemands arrivent et voilà ce que nous entendons. Nous n'avons pas attendu longtemps. Voilà un char qui vient tranquillement avec des soldats à l'arrière. Il nous a vus car il fait manœuvrer son canon. Nous ne pouvons rien faire. Je dis :

- *Partons et rejoignons le gros de la compagnie.*

Nous passons par derrière. Après avoir enjambé le mur du jardin, nous nous trouvons dans un petit chemin de traverse. Darrac passe le premier. Je le suis. Quand le quatrième traverse, un tir fourni se fait entendre : nous étions repérés. Nous voulions rejoindre la compagnie mais nous entendons le clairon qui sonne le cessez-le-feu. Le colonel a certainement donné l'ordre d'arrêter le combat. Pour moi, c'était impensable et dégradant. Avec Darrac, nous prenons la décision de nous planquer, en espérant une contre-attaque des Français. Il y a une ferme un peu plus loin. Nous rentrons dans la grange et tout en haut sur des bottes de paille nous avons passé la nuit. Le matin, silence complet. Nous sortons pour savoir ce qu'il en est. Deux Allemands nous attendaient, un une grenade à la main et l'autre prêt à tirer. Ils savaient certainement que nous étions là. Nous n'avions plus qu'à nous rendre. C'est terrible ce que j'ai pu ressentir. J'aurais préféré continuer le combat pendant des années, avec tous les risques possibles, que d'être pris comme un lapin. Nous sommes emmenés auprès d'un officier allemand. Il nous a posé la question :

- *Pourquoi ne vous êtes-vous pas rendus hier quand il y a eu le cessez-le-feu ?*

Réponse :

- *Nous attendions que vous veniez nous chercher.*

Dans un français impeccable, il nous a demandé si nous avions faim. Sans attendre notre réponse, il a commandé quatre repas à un soldat qui s'occupait de la cantine. Nous avons mangé à une table, avec eau minérale. Le Familistère étant à côté, les occupants pouvaient se servir. Aussitôt le repas terminé, ils nous ont dit :

- *Vous tombez bien, il y a quatre morts à enterrer.*

Avec les outils nécessaires, nous sommes partis pour ce travail que nous ne pouvions refuser. Nous nous sommes séparés par équipe de deux. Avec Darrac, nous avons creusé deux trous rapidement. Avant de les mettre en terre, le soldat allemand a détaché une partie des plaques que tout

soldat portait au poignet, indiquant le bureau de recrutement et son numéro d'inscription. Il y avait un Tunisien, complètement défiguré, et un du Pas de Calais. Bureau de recrutement de Saint-Omer et son nom Janvier. L'Allemand, qui avait l'air d'un brave homme, en nous montrant le bracelet montre et le pendentif avec un petit cœur, peut-être en or, nous fait signe de prendre ces bijoux. Darrac les a pris, après lui avoir dit que je ne voulais rien retirer à un mort. Après ce travail terminé, nous sommes retournés auprès de l'officier qui avait donné l'ordre pour l'exécution de cette corvée. Nous sommes passés tous près de ma camionnette où j'avais encore des affaires personnelles qui m'auraient rendu service par la suite. Du linge peut-être, mes chaussures à clous et surtout des lettres et des photos qui m'étaient précieuses. J'aurais certainement repris mes belles lunettes car quand nous étions au combat je mettais les militaires, moins fragiles. J'avais envie d'expliquer à notre gardien combien je serais heureux de faire cette petite halte. Je n'ai pas osé, je ne pouvais pas savoir sa réaction.

Nous voilà de nouveau devant cet officier : que faire maintenant de ces quatre prisonniers ? Nous sommes conduits au Cateau-Cambrésis, à 5 kilomètres, où je suis heureux de retrouver mes camarades prisonniers de la veille. Je quitte Darrac. Je le reverrai seulement après la guerre, et vraiment par hasard. Les copains sont heureux de me revoir. Nous nous racontons mutuellement ce qui s'est passé la veille. Avant de faire sonner le cessez-le-feu, le colonel a fait brûler le drapeau du 95ème. Triste décision à prendre. Un régiment qui a fait Austerlitz et qui maintenant n'existera plus. Le 95 qui avait pour devises « *Debout les morts* », suite aux paroles d'un poilu pendant la Grande Guerre. Le lieutenant Marreck voulait se suicider, n'acceptant pas un tel déshonneur. Le lieutenant Cambefort lui a retiré le revolver qu'il tenait dans sa main. Je n'ai pas revu les officiers de la Compagnie. Par la suite, Alfred m'a raconté son exploit. Etant encerclé par les Allemands, le colonel a pris la décision de profiter de la nuit pour se dégager, mais il fallait prévenir l'état-major, ce qui était convenu pour que l'artillerie intervienne en même temps et permette à cette entreprise de réussir. Alfred est désigné et le voilà parti sur une moto allemande que le lieutenant Marreck avait récupérée en faisant prisonniers quelques soldats. Il avait juste un mot à dire, Nevada, je crois. A son retour, étonnement complet : comment a-t-il fait pour passer les lignes allemandes ? Au départ, il ne savait pas que l'ennemi était partout. En effet, il y a eu le cessez-le-feu dans la soirée. De son côté, Garcia m'a raconté l'histoire de la caisse du régiment. La première fois, le trésorier avait caché ce trésor au fond d'un puits. Pensant réussir la sortie du soir, reprise du trésor. Mais avec le cessez-le-feu, il fallait de nouveau cacher le petit million de l'époque. Le trésorier et peut-être un assistant avaient le secret : qu'est devenu cet argent ?

Nous avions des prisonniers enfermés dans un pavillon. Ils ont retrouvé la liberté.

Mardi 21 mai 1940

Nous sommes le 21 mai 1940. Quand je pense à tout ce que nous avons fait en une dizaine de jours. Les Allemands avaient bien préparé cette guerre. Malgré notre bonne volonté, nous ne pouvions faire face à ces engins lourds et cette armée vraiment motorisée. Que d'actes de bravoure et d'héroïsme ai-je vu, mais malheureusement sans résultat.

Maintenant nous allons commencer la vraie captivité. Nous sommes nombreux rassemblés dans un entrepôt. Je vois encore ce Français qui, grimpé sur une caisse, nous communique les ordres donnés par les Allemands : couteau interdit, ne pas tenter l'évasion, etc.…Ceux qui n'obéissent pas : condamnation à mort. Ça commence bien. Nous recevons un grand paquet de biscuits BN, qu'ils ont pris au dépôt juste en face, et nous passerons la nuit couchés à même le sol. Départ le lendemain matin pour l'Est. Par la suite, à nous de nous débrouiller pour pouvoir tenir, nous nourrir et surtout boire.

Direction Avesnes. Nous ferons nos 30 kilomètres dans la journée pour finir dans un champ où nous passerons la nuit. Le mois de mai 1940 était vraiment chaud et beau, mais les nuits étaient fraîches. Quand nous pouvions, nous faisions une flambée avec ce que nous trouvions. J'ai même brûlé les semelles de mes chaussures fantaisie en voulant me réchauffer les pieds. Maintenant, il va falloir que je fasse attention, car nous avons encore de longues marches à faire. Heureusement, à chaque étape il y avait un cours d'eau. Je pense que les Allemands savaient choisir l'endroit où nous trouverions cette précieuse boisson. En quittant la région d'Avesnes, nous sommes partis en direction de Beauraing en Belgique, environ 90 kilomètres que nous avons faits en trois jours, en passant par Trélon, Couvin, Givet. C'est la première ville que j'ai vue vraiment sinistrée. C'était triste à voir. Pour nous, pendant le parcours, il fallait trouver de la nourriture, car ce que nous touchions des Allemands était vraiment insuffisant. Nous avons déterré des plants de pommes de terres, que nous avons mangées toutes crues, mais quelle engueulade du paysan quand il a vu le travail ! J'ai pu prendre dans une ferme quelques betteraves à vaches. Je ne vous recommande pas ce légume. Une autre fois, nous étions prêts d'un ruisseau et nous ramassions du cresson, mais l'Allemand a tiré pour que nous revenions sur la route. Enfin, il fallait tenir, coûte que coûte. En arrivant près de Beauraing, j'aperçois le grand champ où nous allions passer la nuit mais, j'ai beau faire un effort, je ne peux plus avancer, et pourtant il ne restait que 200 mètres à faire. L'Allemand, voyant mon cas, a demandé aux deux prisonniers qui étaient à côté de moi de m'aider pour arriver à destination. J'étais heureux quand j'ai pu m'allonger sur l'herbe. Beauraing, ceux qui sont passés par là ne pourront pas l'oublier. Ce n'est pas une nuit, mais trois jours pour ainsi dire sans nourriture. Nous cherchions les pissenlits ou toute herbe qui pourrait nous remplir l'estomac. C'est vraiment à Beauraing qu'une grande amitié s'est liée avec Alfred Faro et Perrier. Je ne parle pas de mon copain Garcia, qui était avec moi depuis le début.

A un moment que se passe-t-il ? Alfred se dirige rapidement vers l'attroupement : une vache vient d'être capturée, je ne sais comment, et vite débitée, car il ne restait plus rien quand Alfred est arrivé. Il a pu revenir avec un morceau de peau. Un petit ruisseau passait dans le champ. Nous avions de l'eau, et nous avons cuit notre butin après l'avoir découpé en petits morceaux, en espérant qu'il nous donnera des matières grasses et nous permettra de tenir, car nous étions à la troisième journée de jeûne. Je me souviens, nous ne pouvions avaler la peau, mais nous n'arrêtions pas de la sucer. C'était bon quand même, et cela passait le temps. Journées interminables. Enfin, le départ est annoncé, le matin de très bonne heure, car nous aurons une longue journée de marche. Nous partons après avoir touché quatre biscuits de guerre et une gamelle d'orge perlée.

Encore une journée chaude. Nous faisons des kilomètres et des kilomètres, sans savoir où nous allons et quand nous arriverons à destination. Nous questionnons les Allemands, eux le savent et ne veulent pas nous le dire. Comme toujours, en route, nous essayons de nous procurer un peu de nourriture. Les paysans nous surveillent. Nous avons peut-être fait 30 kilomètres, nous demandons aux Allemands quand nous arriverons. Réponse : encore 5 kilomètres. Nous avons fait nos 5 kilomètres, et toujours la même question. Réponse : on arrive bientôt. Nous arrivons à une gare. Heureusement la Croix Rouge est là pour nous donner une soupe, et nous embarquons pour une destination inconnue. Je ne me souviens plus de ce voyage, comme beaucoup. Nous nous sommes allongés les uns contre les autres et, malgré le manque de confort et la fatigue de la journée, nous avons dormi. Je ne peux pas dire combien de temps a duré ce voyage. Il faisait jour quand nous débarquons à Trèves. Rassemblement et départ pour un nouveau camp. Nous grimpons, grimpons. Enfin, nous pourrons nous installer. Je me rends compte tout de suite que ce camp n'est pas récent. D'autres que les Français et les Anglais sont passés par là. Les bas-flancs brillaient et avaient certainement quelques années. Il y a ceux qui sont là depuis quelques jours et qui connaissent déjà les combines pour se procurer du ravitaillement, car il y a déjà un semblant de marché noir. On me propose un casse-croûte, du pain avec de la marmelade, pour huit francs. J'accepte immédiatement. Je pense au lieutenant Cambefort qui m'a donné un peu d'argent, et ce prisonnier qui croit faire fortune.

Avec mes camarades, nous sommes six. Nous faisons équipe. Il y a Alfred Faro, André Perrier, Jean Garcia. Je ne me souviens plus des deux autres. Un Allemand s'avance près de nous et demande qui est responsable du groupe. Je réponds automatiquement :

- *Moi*
- *Bon, faites-moi la liste de vos camarades et venez au bureau, je vous donnerai des tickets pour la soupe.*

Je ne me rendais pas compte du danger que je courais, car au lieu de six noms, j'ai mis dix-huit noms sur ma liste. Heureusement pour moi, il m'a donné dix-huit bons sans me questionner davantage. Après avoir fait le partage des tickets, nous sommes partis rapidement, Garcia et moi, pour toucher notre soupe. Je n'avais jamais vu d'aussi gros autocuiseurs. Il y en avait trois qui faisaient peut-être 1,20 mètres de diamètre. Nous présentons nos gamelles. Surprise, des gros morceaux de lard et des légumes en orge perlé. Après avoir mangé rapidement, nous sommes retournés à la distribution, en transformant notre présentation. Nous sommes retournés comme cela juste une troisième fois, car nous devions partir le lendemain matin, et nous ne voulions pas perdre un tel repas. Nous avions le ventre bien garni, mais l'avenir me dira que j'ai eu tort de tricher. En effet, le lendemain, départ, encore pour une destination inconnue. Nous touchons un pain entier et un saucisson. Je me dis, ce n'est pas possible, après les privations des derniers jours. Nous commençons à goûter le pain et le reste. Les Allemands arrivent et nous préviennent que nous prenons le train. Si l'on se déplace ainsi, quand allons-nous prévenir nos familles que nous sommes prisonniers et en bonne santé ? Je ne sais pas combien nous étions dans le wagon. En principe, c'est 40. Un grand bac était au milieu pour nos besoins. Fermeture des portes et départ sans savoir, encore une fois, où nous allons. Nous nous sommes allongés les uns contre les autres car les places étaient limitées et il fallait supporter le voyage. Forcément, nous avons mangé le pain et le saucisson. Remue-ménage dans le wagon. Après ce que nous avions mangé, nous étions nombreux près de la bassine. Au bout d'un moment, une puanteur nous envahit, qu'il faut supporter. Je suis puni d'avoir triché. Après tant de privations, l'estomac n'a pas supporté autant de nourriture. Enfin, un arrêt à Francfort. Nous descendons. La Croix Rouge est là pour nous distribuer soupe et boisson. Nouveau départ, toujours vers l'Est. Chacun reprend sa place dans le wagon. Essayons de dormir un peu. Sur les planches, il fallait vraiment être à bout pour y arriver. On roule, on roule, nouvel arrêt à Leipzig. La Croix Rouge est toujours là. C'est un vrai bonheur d'avoir une soupe chaude et de pouvoir se désaltérer. Après un bon moment d'arrêt, nous reprenons nos places. La bassine est toujours là. Nous nous sommes fait à l'odeur, et nous la supportons. Combien de jours va durer ce voyage, nous nous posons cette question. Il y a une petite ouverture en haut du wagon. Nous regardons pour savoir où nous sommes. Il y en a un qui nous annonce que nous sommes en Pologne. En effet, nous terminons notre voyage à Wolsztyn. Rassemblement, et en colonnes, nous nous dirigeons vers notre nouveau camp. Il est également sur une hauteur. J'ai du mal à grimper, mais il le faut. Je peux le dire, j'ai fait dans ma culotte golf. Une dysenterie à en mourir, qui laissera des traces. Enfin, nous arrivons. A l'entrée, un caporal allemand, à mon passage, me dit (j'ai cru comprendre) :

- *Toi le juif, tu vas voir ce que tu vas dérouiller.*

Je me suis dit :

- *Ça commence bien, gardons quand même le moral.*

C'est une grande ferme, comme il y en a beaucoup en Pologne, qui a été transformée rapidement, avec des barbelés tout autour. Nous attendons pour savoir où nous devons nous placer. Je ne tiens plus. Je m'allonge de tout mon long pour me reposer. Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi, mais, à mon réveil, quelle surprise : je suis seul dans cette grande cour. Je regarde autour de moi. Personne. Si, en levant les yeux, je vois l'Allemand, dans son mirador, qui me montre où me diriger. C'est une grande étable. Il y a encore une petite place près de l'entrée. Je n'ai pas droit à un peu de paille, tous les autres se sont servis. Je coucherai donc directement sur le ciment. Mon voisin, très sympathique, m'aide à m'installer en se poussant un peu. Ma dysenterie me ronge, mais où sont les toilettes ? Le voisin m'indique l'endroit. Je tourne dans cette immense cour. Je trouve une grande tranchée de 4 ou 5 mètres de long, avec de chaque côté un rondin de sapin faisant la longueur et servant de siège. Je me

suis rendu compte, seulement le lendemain, que les Polonais qui travaillaient dans leur champ nous voyaient ainsi les uns à côté des autres faisant nos besoins. Les Allemands prouvaient ainsi qu'ils étaient vraiment les vainqueurs. Malheur pour moi, je n'ai pas de papier. Je pense que j'ai une feuille vierge dans mon livret militaire. Je l'utilise, mais cela ne suffit pas. Les autres feuilles non vierges sont parties comme la première. Je n'ai plus de livret militaire. En revenant près de mon voisin, un vrai gars du Nord, je retire mon pantalon pour nettoyer l'intérieur car il en a vraiment besoin. Ce n'est pas facile. Je fais de mon mieux pour être un peu plus propre. En voyant ma situation, mon voisin a pris la seule serviette de toilette qu'il possédait et l'a déchirée en deux pour m'en donner une partie. Je crois que cela fait partie des beaux cadeaux que l'on m'a donnés dans la vie. Je ne peux l'oublier, et je pense souvent à lui et, à chaque fois, j'ai les larmes aux yeux. J'ai pu faire ma toilette et nettoyer mon pantalon, avec bien du mal. Il y avait très peu de robinets d'eau et il fallait attendre son tour car nous étions des centaines dans cette situation. Il fallait du courage pour tenir jusque là. Je n'ai touché le ravitaillement qu'une seule fois. Je ne pouvais plus me lever. Que faire ? Attendre. Mon voisin voulait prévenir l'infirmerie. J'ai refusé, et je ne lui ai pas dit pour quelle raison. J'ai pensé à l'Allemand qui m'avait accueilli à l'arrivée. Il vaut mieux éviter les mauvaises rencontres. Alfred, le troisième jour, vient me voir, sachant que je n'étais pas en forme, et me demande l'état de ma santé.

- *Heureusement que je te fais parvenir une gamelle de soupe*, me dit-il (il avait été embauché comme maçon pour certains travaux, et avait ses entrées à la cuisine).

Etonnement, je n'ai rien eu. C'est mon très bon camarade Garcia qui dégustait cette gamelle avant d'arriver à destination. Par la suite, c'est Alfred qui venait tous les jours avec une bonne gamelle de soupe. C'est ce qui m'a permis de reprendre un peu de force. Quant à mon camarade Garcia, il faisait tout pour m'éviter. Il a eu tort, je lui aurais pardonné. Le même cas s'est produit entre camarades du commando, et ils sont restés bons amis.

Le deuxième jour de notre arrivée au camp, il y a eu prise de photo et questionnaire : religion, date de naissance, métier, etc. Forcément, j'ai dit catholique. Nous avions un grand numéro sur la poitrine pour la prise de la photo. C'est à la suite de ces renseignements qu'Alfred a été pris comme maçon. Il avait des avantages. Au bout de quelques jours, visite obligatoire. Je n'ai pu l'éviter. En attendant mon tour, j'ai détaillé ce médecin qui me paraissait sympathique malgré la petite croix gammée qu'il avait sur le revers de sa veste. Après avoir répondu à toutes ses questions, il me demande :

- *Plus rien à signaler ?*
- *Non, tout va bien.*
- *Vous pouvez partir.*

Il n'avait pas besoin de me le répéter deux fois. Je fais quelques mètres. Il me rappelle, et je commençais à me poser des questions. C'était pour me dire :

- *Vous n'êtes pas curé ?*

Il ne voulait pas passer pour un imbécile, et montrait qu'il n'appliquait pas complètement le travail qu'on lui avait confié. Je n'ai pas osé le remercier.

La vie continue dans le camp. Nous ne savons pas ce qu'ils vont faire de nous. Soupe le matin, et le soir vieilles pommes de terre cuites que nous touchions par groupe. A nous de les partager. Ce qui faisait 5 ou 6 petites patates chacun. Forcément, la distribution se faisait après un tirage au sort. Il y avait ceux qui les mangeaient sans les éplucher et d'autres qui échangeaient ces épluchures pour avoir une cigarette. Il y avait troc aussi bien entre prisonniers qu'avec les Allemands. Certains se débarrassaient d'objets personnels pour une amélioration dans la nourriture ou pour avoir de quoi fumer. Moi-même, je me suis défait d'un très, très beau stylo, un cadeau d'un de mes oncles. Il fallait tenir le coup. Il y en a d'autres qui attendaient que le ménage se fasse aux cuisines et, à la sortie des eaux sales, il y avait toujours dans le caniveau des restants de choux, pomme de terre ou autre récupération. J'ai fini le nettoyage de mon pantalon. Je lave régulièrement ma demi-serviette, et reste à côté quand je la mets à sécher.

Dimanche 23 juin 1940

Il fait beau, ce mois de juin 1940. Nous arrivons au 23. Rassemblement, les Allemands ont une annonce à nous faire. L'armistice a été signé la veille. Il y a énormément de prisonniers qui applaudissent. De mon côté, je pensais autrement, et surtout à l'avenir.

Nous commencions à avoir des poux, et c'est très difficile de s'en défaire. Nous en avions sur tout le corps. Poux de faiblesse, que nous garderons bien longtemps.

Le mois de juillet arrive, et nous sommes toujours en Pologne. Enfin, le 20, départ au stalag XXI E. Nous retournons en Allemagne. Nous arrivons dans un immense stalag, le III A, à Angermünde, sur les bords de l'Oder. Nous passons aux douches (nous en avions vraiment besoin), et à la désinfection (nos poux sont revenus très vite). Deux jours plus tard, nouveau départ. C'est à Kustrin, stalag III C, que nous terminerons notre voyage (maintenant que cette ville est devenue polonaise, elle s'appelle Kostrzyn). Immense stalag, comme le III A. Malgré tous les bâtiments, nous sommes placés sous une des grandes tentes que les Allemands ont dû monter rapidement pour faire face à l'afflux de tant de prisonniers. Enfin, le 26, il faut un groupe de 20 pour aller travailler dans une ferme. Ils sont déjà 17, cela tombe bien. Avec les trois rescapés du 95ème RI, Faro, Perrier et moi, cela fera le compte. Nous attendions ce jour. Le dimanche 27, nous montons dans un wagon voyageur. Depuis le début de cette guerre, c'est la première fois que nous voyageons plus confortablement (nous n'étions pas en première classe). Nous avons deux gardiens, un sergent, Emil Parisel et Willy, un simple soldat. Tous les deux sont Berlinois.

Notre chambrée.

En haut,
en partant de la droite :

3ème Garcia
5ème Artola
6ème Bienstock
7ème Larrivé

Avec mon très bon copain
qui mangeait ma soupe.
(Début 1939)

Bienstock, Foucher, Berthet (frère de l'adjudant-chef)
Prevost, Garcia

Devant le réfectoire
de la caserne.

Les transmissions.

Au dernier rang,
en partant de la gauche :
2ème Larrivé
3ème Artola
4ème Bienstock
5ème Garcia
9ème Berthet
10ème Toutoune

Au premier rang,
en partant de la gauche :
2ème Rella
3ème Sergent Gentil
4ème Adjudant Rives
5ème Capitaine Ferré
6ème Commandant Tortelle
7ème Vandenberg
8ème Sergent-chef Vaillard

Au dessus de Vaillard :
Vincent Perez

DEUXIEME PARTIE

Nous sommes le commando 101 du Stalag IIIC. Nous descendons à Gross Wubiser, petit village de 200 à 250 habitants à environ une dizaine de kilomètres de la rive droite de l'Oder et à 90 kilomètres de Berlin. Nous sommes vraiment en pleine campagne. Nous traversons la localité et c'est dans la partie arrière d'un café que nous logerons. Une grande pièce d'une trentaine de mètres carrés aménagée pour les 20 que nous sommes. Des lits superposés sur trois niveaux. Quand je dis des lits, c'est un montage avec des planches de sapin et tout correspondait au point de vue mesures. Nous dormirons directement sur des paillasses. Une couverture grise à chacun et maintenant il n'y a plus qu'à s'installer.

L'ingénieur agronome qui est responsable de la bonne marche de la ferme est là pour nous recevoir. Il s'assoit tout en haut et nous fait un vrai discours. Il était plus qu'éméché et nous chante « *Sous les ponts de Paris* » pour nous faire comprendre qu'il avait appris le français. Il avait l'air sympathique, mais par la suite il en a été tout autrement. En dehors de notre pièce, à l'extérieur, il y avait un cellier, une place pour le ravitaillement (farine, pommes de terre), une grande cuve en cuivre pour faire la soupe et un poêle genre Godin. Quant aux toilettes, un petit abri a été monté rapidement avant notre arrivée. A l'intérieur, une auge de 1m20 environ. Le gardien demandera un volontaire qui pourrait installer un siège à deux places. C'est Beaumais qui accepte de faire ce travail. Une grande planche avec deux trous de 0m25 de diamètre et deux supports en bois à la hauteur voulue. Par la suite nous viderons cette auge dans un champ derrière le commando, et à tour de rôle.

Des barreaux ont été scellés aux fenêtres inutilement car, la nuit, pour aller aux toilettes, la porte restait ouverte pour que nous n'ayons pas à réveiller le gardien toutes les heures. C'est comme notre courette avec barbelés et porte fermée avec un cadenas. Je crois qu'ils ont respecté les consignes pour avoir des prisonniers, mais elles ne sont pas toujours applicables.

C'est dimanche. Un Allemand nous livre quelques centaines de kilos de pommes de terre. Nous sommes fin juillet et, pour nous, ce sont les premières pommes de terre nouvelles. Nebelstein ne pouvant attendre qu'elles soient cuites en mange une toute crue et je me souviens de sa réflexion :

- *C'est bon, ça a un goût de noisette.*

Le sergent Mourier, après un vote, sera notre homme de confiance et interprète. Il avait appris l'allemand tout jeune car son père, après la Grande Guerre, avait fait de l'occupation dans la Sarre. Il a donc été à l'école allemande.

Maintenant, chacun s'installe provisoirement. Par la suite, il y aura tirage au sort pour une place définitive. Le tirage au sort, nous le pratiquerons tous les jours jusqu'à la fin de notre captivité : pour le partage du pain, de la margarine et de tout autre aliment, pour les vêtements, etc.

Une grande majorité pensait à une libération prochaine. Chardine contredit tous les autres.

- *On est là pour trois ans ou plus.*
- *Tu es fou !*

C'est la réaction de la plupart d'entre nous. Par la suite, je me suis dit que si je devais m'évader, c'est avec lui que je partirais.

Il y a un volontaire pour faire la tambouille. Nous nous sommes mis au travail. Pour le premier soir, nous avons épluché une grande quantité de pommes de terre. Par la suite, c'est celui qui restera qui fera le travail. La consommation de ce légume sera moins forte. Le sergent allemand s'occupait du ravitaillement, beurre au tout début, margarine, pain, viande, etc. L'orge grillé remplaçait le café. C'était une nourriture à peu près normale pour des prisonniers. Cela n'a pas duré longtemps. Forcément, la réserve est entreposée dans son bureau. Nous nous sommes aperçus que le sergent, un peu filou, nous resquillait sur quelques denrées, mais nous ne pouvions rien dire, à nous de nous

débrouiller pour avoir des suppléments. La soirée était chargée de commentaires, et nous allions commencer à mieux nous connaître.

Lundi 28 juillet 1940

Le lundi 28 juillet 1940, notre première journée de travail : A 8h, le forgeron a tapé avec deux morceaux de fer à cheval sur un soc de charrue accroché au mur à l'entrée de la ferme pour annoncer la prise de travail. Wentzel, c'est lui qui distribuait le travail. Il faut un vacher, c'est Haquebé le volontaire. Il y a 35 vaches et, la traite se faisant à la main deux fois par jour, il fallait vraiment quelqu'un de compétent. Il a fait ce travail pendant quatre ans et demi sans manquer une journée. Il était indépendant et s'arrangeait très bien avec son collègue allemand.

Maintenant, nous sommes 18 au travail et nous allons faire connaissance avec l'ensemble des employés : le forgeron, c'est fait ; le chef cocher, son fils, cocher également ; celui qui a le tracteur ; un vieux qui a l'attelage à bœuf et celui qui nous a livré les pommes de terre. Nous l'appellerons « cou tordu », car il l'a vraiment. Nous ne l'aurons pas longtemps avec nous car, malgré son handicap, l'armée l'a appelé, et nous ne l'avons jamais revu. Il y a quatre ou cinq attelages de trois chevaux et deux ou trois de bœufs plus le tracteur, et une vingtaine d'Italiens, tous de la région de Bologne, venus pour la saison gagner un peu d'argent car en Italie la situation ne devait pas être brillante. Nous nous sommes bien entendus avec eux.

Il y a du monde car nous sommes dans une ferme de 375 hectares. Vingt Français, vingt Italiens et une vingtaine d'Allemands, dont quatre femmes à temps complet. Les autres viennent en dépannage et surtout quand le travail est payé au rendement. Pour le premier jour, engrangement de la moisson dans un hangar en plein champ. Les charrettes arrivent les unes derrière les autres et sont déchargées avec une grande rapidité. Les Italiens travaillent très vite quand ils sont payés à tâche. Nous sommes désignés pour ranger les bottes de seigle. Un monte-charge nous les amène à la hauteur voulue et il faut faire très vite pour ne pas être débordé. Avec Mourier, je plaçais les bottes le mieux possible pour que l'alignement, vu de l'extérieur, soit parfait comme je le faisais quand j'étais très jeune et que je passais deux mois dans une ferme pendant les vacances scolaires. Wentzel, qui était en bas à surveiller le travail, parle de moi à un autre Allemand. Je dis à Mourier :

- *Il est content, il trouve que je travaille bien.*
- *Comment as-tu compris ? Moi, non.*

Forcément, tout interprète qu'il était, il ne comprenait par le parler du pays qui ressemblait plutôt au yiddish, et il me restait quelque chose des conversations avec mes grands-parents. J'ai dit à mon camarade que j'avais compris avec les gestes qu'il avait faits.

Nous commencions à 8h, et à 9h30, pause casse-croûte d'une demi-heure. Arrêt à 13h et reprise à 14h30 jusqu'à 19h. Quand je pense que maintenant, pour le même travail, une dizaine de personnes suffirait.

La moisson terminée, nous avons travaillé un peu à la ferme. On charriait les Allemands en leur trouvant tous les noms possibles. La baronne mère, qui était assise à sa terrasse, demande à un Français de venir et lui dit gentiment :

- *Vous savez, nous comprenons le français.*

Blanchard, forain dans le civil, n'a pu attendre pour attraper une poule et la mettre rapidement dans sa musette après l'avoir tuée. C'est ce qu'avait remarqué Smoll, gardien et ancien chauffeur de la baronne (maintenant, il n'y a plus d'auto). Il n'a rien dit, car il pensait que c'était une volaille de la baronne. Mais le lendemain, c'était un principe, il a compté toutes les volailles qui sortaient du poulailler, et il y avait une manquante. Mon Smoll a fait un saut pour expliquer au gardien ce qu'il en

était. Blanchard ne comprenait pas. Le volé disait des « Rikikis » et toujours aucune réponse. Fouille, aucune cendre dans la poêle, et les os avaient disparus, comme de juste. Par la suite, il fallait faire attention et ne prendre que les volailles de la baronne.

Nous arrivons à la fin août. Le sergent nous signale qu'il vient de recevoir une note concernant les Juifs.

- *Si il y en a parmi vous, il vaut mieux vous déclarer car vous risqueriez la peine de mort.*

Aucune réaction. Si, il y en a une intelligente de Roberge :

- *Ici, nous sommes tous français.*

Le dimanche suivant, le gardien nous emmène à la baignade au grand étang appartenant à la baronne.

- *Retirez vos vêtements, il faut être tout nu.*

Il savait ainsi qu'il ne se trompait pas. Le gardien Willy, nous trouvant seuls, me parle de ses bons camarades juifs qu'il avait et qui malheureusement ont été arrêtés. Il me dit ne pas savoir ce qu'ils sont devenus. C'était un bon gardien, et pourtant je ne sais qui a eu l'idée de lui faire une blague. Nous avions ramassé une grande quantité de poux que nous avions mis dans une boîte d'allumettes, et nous avons versé le contenu sur sa vareuse qu'il avait retirée quand nous étions en plein champ, et lui ne pensait qu'à bavarder ou draguer les filles. Il ne s'est même pas aperçu de cette bêtise de notre part, car lui étant en bonne santé, les poux ne voulaient pas de son corps.

En revenant ce jour-là, nous croisons un Allemand, bien habillé, c'est-à-dire en tenue de ville. Il habitait dans un pavillon à 3 kilomètres du village, à l'orée du bois. Tout à coup, notre camarade Bruxelles lui dit :

- *Mais je vous connais ! Comment ça va ?*

Forcément, il était marin sur le bateau faisant la traversée Calais – Douvres, et notre Allemand étant avocat, son travail l'obligeait à aller souvent en Angleterre (j'aurai encore l'occasion de parler de cet avocat).

Nous n'avons toujours pas écrit à nos familles. Que doit penser ma mère ?

Il y a un mois que nous sommes là et nous commençons à mieux nous connaître. Il va falloir s'adapter pour que notre captivité soit supportable.

Nous allons commencer l'arrachage des pommes de terre, arrachage à la main et à genoux. Nous prenons trois rangs chacun et, avec un croc à manche court, nous ferons ce travail et à tâche. Nous toucherons un ticket pour 25 kilos, soit deux paniers remplis. Pour les civils, le ticket vaut 10 pfennigs, pour nous seulement 2. Cette injustice ne durera pas longtemps. Wentzel avait intérêt à ce que les Français travaillent. De temps en temps, il se trompait volontairement et nous donnait un ticket civil, de couleur différente, car il savait que nous ferions l'échange avec les Italiens pour de la nourriture ou des cigarettes. Par la suite, nous serons payés comme les civils. C'est là que nous commençons à connaître le caractère et la fierté de chacun. Automatiquement, nous commencions ensemble. Personne ne voulait être le dernier. Pour Maurice et moi, cela n'avait aucune importance. Une fois que les autres avaient gagné 3 ou 4 mètres, ils ralentissaient, jusqu'au soir, ils avaient toujours la même avance et n'avaient pas arraché plus de pommes de terre que les derniers. Wentzel avait tout de suite remarqué que nous empêchions les autres d'aller plus vite. Par la suite, quand il y avait un petit travail spécial en dehors du travail d'équipe, c'était Maurice et Isidore qui étaient désignés. Pendant toute notre captivité dans cette ferme Maurice, le matin, se mettait à côté de moi à la prise de travail, au cas où il en faudrait un deuxième car j'avais la chance d'être désigné pour les petits boulots, surtout avec les femmes. Il m'arrivait de rentrer bien souvent avant l'heure et de préparer un petit plat supplémentaire pour le midi en disposant du poêle qui était libre. Au début, je n'avais pas grand-chose, mais par la suite quand nous avions reçu des colis, Perrier, Faro et moi faisant équipe,

nous les groupions. Chacun retirait ses cigarettes et, pour tout ce qui était nourriture, je ramassais tout et je refaisais la distribution pour le mieux en préparant des petits plats. J'étais souvent là avant l'heure.

Nous sommes le 5 septembre, nous pouvons écrire à nos familles. Enfin, le 5 octobre, nous avons des réponses. Ma mère me dit que mes deux frères sont également prisonniers. Nous recevons des colis quelques jours plus tard. Par la suite, Roberge et Lavoine se sont joints à nous. C'est-à-dire que je gérais tout le ravitaillement et que je faisais les préparations à mon idée. Il y avait une bonne camaraderie entre nous, car aucun n'a fait de réflexion :

- *J'ai touché plus de nourriture ou de chocolat que toi.*

Et ça a bien marché jusqu'au bout. Dans le commando, il n'y a eu qu'une équipe qui a bien fonctionné également : Beaumais et Larchon.

Revenons aux pommes de terre. Les tombereaux remplis partaient directement à la gare. Il y a parmi nous des volontaires pour les décharger et remplir les wagons. Environ six tombereaux par wagon. Par la suite, les volontaires ne manqueraient pas. Pour quelle raison ? Premièrement, le chef de gare, en échange de cigarettes, avait son sac de pommes de terre. Le soir, quand le train arrivait, celui-ci faisait une manœuvre pour se placer en face des Français qui donnaient quelques sacs de patates, toujours en échange de cigarettes. Un vrai marché noir. Et, avant que le train démarre, la laiterie de Klein Wubiser (village de l'autre côté de la voie par rapport à Gross Wubiser) apportait ses bidons de lait de 20 litres, et tout cela direction Berlin. Avant de donner le signal de départ, le chef de gare attendait que les Français remplissent leurs bidons de 2 litres en resquillant un peu dans chaque gros récipient.

C'est à partir du 6 septembre que l'on pouvait mettre les pommes de terre en silos. Ceux-ci étaient formés par un déchargement sur une longueur de 10 mètres environ, en plein champ, recouvert d'une légère couche de paille et finition d'une couche de terre. Il ne fallait pas, pour la conservation, que la température intérieure descende en dessous de 0 degré. Egalement, pas trop élevée. L'idéal était 4 degrés. Quand il faisait très froid, nous rajoutions paille et terre. Au printemps, quand on ouvrait les silos, il y avait quand même des pertes. Il y avait une grande quantité de silos qui s'alignaient dans le champ. Tous les jours, il y avait des wagons pour Berlin, et toujours des volontaires malgré ce travail pénible. Au début, il arrivait que le chef de gare, avant de fermer un wagon, dise :

- *En voilà encore un pour la France.*

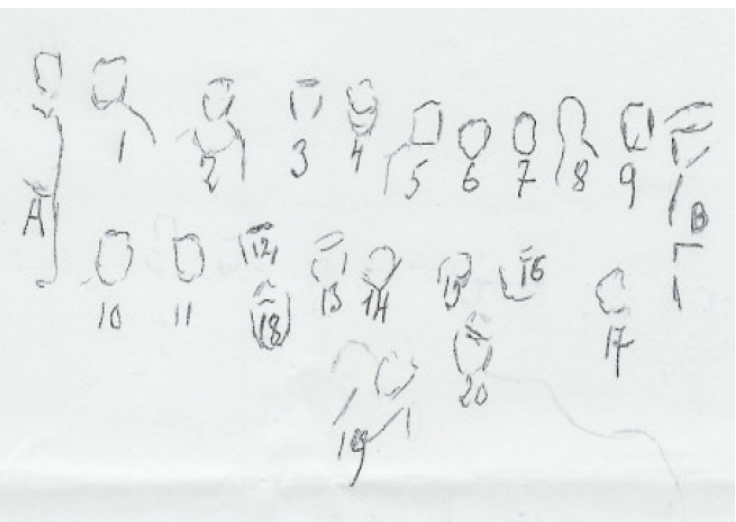
Pensant à une libération prochaine, c'est ce que nous faisaient comprendre les Allemands, aucun parmi nous n'a pris le risque de l'évasion. Par la suite, il était trop tard, plus de wagon pour notre pays. L'arrachage aura duré un mois, tout le mois de septembre. Il y avait quand même 120 hectares. Pendant l'arrachage, l'inspecteur venait nous voir et, assis sur son cheval, on aurait pu penser au seigneur qui nous surveillait. Un après midi, Fröhlich nous dit :

- *Il commence à nous emmerder.*

Et il lui lâche quelques pets retentissants. Il a compris, et est parti en disant :

- *Schwein.*

Maintenant, c'est au tour des betteraves à sucre. Par équipes de deux, nous avions une certaine surface à arracher. Travail assez pénible car la racine est très longue. Nous faisons des rangées pour pouvoir couper les feuilles en une seule fois. Une grande partie partait directement à la sucrerie. Ce que nous ne pouvions pas expédier, nous le mettions en petits tas dans le champ même. Suivant la demande de la raffinerie, les expéditions continuaient. Quand le froid arrivait trop vite, les betteraves gelaient. Chaque tas formait un seul bloc. Pour les nouvelles expéditions, assez régulières, nous étions obligés de réduire ces tas en morceaux à l'aide d'un pic. Nous passions des heures et des heures pour un wagon complet. Les feuilles déchargées dans un champ le plus près possible de la ferme, pour constituer un énorme silo. Pendant tout l'hiver, cela servait de supplément de nourriture pour les vaches.



1.	**Elie Carpentier**	Auchy les Mines (Pas de Calais)	
2.	**Auguste Chardine**	(Manche)	***8ème RI***
3.	**Isidore Bienstock**	Paris	***95ème RI***
4.	**Antoine Bruxelles**	Calais	
5.	**Léon Blanchard**	(Puy de Dôme)	
6.	**Louis Bothorel**	(Manche)	***8ème RI***
7.	**Albert Nebelstein**	Paris	
8.	**Jean Mourier**	Cherbourg	
9.	**Auguste Desprez**	Tourlaville (Manche)	***8ème RI***
10.	**Alfred Faro**	Mérignac (Gironde)	***95ème RI***
11.	**André Perrier**	(Haute-Garonne)	***95ème RI***
12.	**Raymond Beaumais**	Harfleur (Seine Maritime)	
13.	**François Legruel**	Geffosses (Manche)	
14.	**Raymond Larchon**	Geffosses (Manche)	
15.	**Pierre Haquebé**	Pirou Plage (Manche)	
16.	**Maurice Aubert**	Créance (Manche)	
17.	**Jean Fröhlich**	Angers	
18.	**André Roberge**	Rouen	
19.	**Jean Lavoine**	Le Quesnel en Santerre (Somme)	
20.	**Maurice Leforestier**	Carentan (Manche)	***8ème RI***
A.	**Emil Parisel**	Berlin	
B.	**Willy**	Berlin	

Le travail était bien organisé. A partir des grands froids, il y avait changement d'horaire pour le travail. Il démarrait toujours à 8h, et l'on terminait la journée à 16h30, avec une pause d'une demi-heure vers midi. Elle se terminait souvent en une heure, surtout pour ceux qui partaient au bois couper les arbres pour en faire des stères. Ce travail était effectué entièrement à la main. C'était toujours Brendel, le seul catholique du village, qui menait l'équipe. Il y avait beaucoup de volontaires, mais l'équipe avait été désignée par Wentzel, et il ne revenait pas sur sa décision. Le matin, il fallait ¾ d'heure pour aller jusqu'au bois, le midi, une bonne heure de pause avec un bon feu. Brendel leur disait :

- *Quand vous voudrez, nous reprendrons le travail.*

Toujours ¾ d'heure pour revenir le soir. Moi, je restais toujours à la ferme, pour un travail avec les femmes ou chez la baronne.

En hiver, il y avait également la batteuse, soit à la ferme soit dans le hangar en plein champ. C'était surtout du seigle, et il en sortait des sacs de 75 kilos, que nous montions en fin de journée au grenier, en se servant d'une échelle. Cela peut paraître difficile, mais avec le sac bien placé sur l'épaule, n'importe lequel d'entre nous pouvait faire le travail. Les sacs de blé avaient le même poids. Quant à l'avoine, c'était des sacs de 50 kilos.

En parlant d'avoine, une année, en faisant le battage, nous avions rempli des paniers que nous avions placés devant l'attelage pour que les chevaux profitent de cette bonne nourriture. Lavoine (c'est le nom d'un de mes camarades) nous dit :

- *Vous êtes fous, vous allez les faire mourir.*

Le lendemain, nous avons appris qu'un cheval était mort. Ils n'ont jamais su que nous étions responsables.

Depuis le début, nous faisions notre toilette à l'extérieur, à la pompe. Maintenant, avec les grands froids et une eau presque gelée, c'est du rapide. Ne soyez pas étonnés si je vous dis que nous passions toute la semaine sans s'occuper de notre corps. Il y avait ceux qui draguaient qui bravaient le froid. Il faut tout essayer pour réussir. Le dimanche, Albert Nebelstein et moi, dans le cellier, nous faisions chauffer de l'eau que nous versions dans un grand baquet, et nous faisions le grand nettoyage. Quant à notre linge, il était convenu que nous disposerions le dimanche d'un grand récipient dont la propriétaire se servait dans la semaine pour faire cuire la nourriture pour les bêtes. Nous accrochions notre linge à l'extérieur. Une année, il était tombé énormément de neige. Roberge ne trouvait plus son caleçon. On ne lui avait pas fauché, il l'a retrouvé à la belle saison, quand le dégel est survenu.

Il y avait la sortie du dimanche. Quelques camarades, comme Auguste, Alfred, Albert et Perrier partaient au train de 5 heures et attendaient l'arrivée des voyageurs. Une distraction comme une autre. Ils blaguaient beaucoup avec les arrivants. J'ai refusé de faire partie de l'équipe, c'était raisonnable de ma part de ne pas trop m'exposer. Mes camarades l'avaient compris.

Notre interprète et homme de confiance, le sergent Mounier, nous quitte, ainsi que Bruxelles le marin, Lacoste, Blanchard. Ils seront remplacés, et nous sommes toujours vingt au commando. Maintenant, c'est le caporal-chef Auguste qui est désigné par l'ensemble des copains comme notre nouvel homme de confiance. Il était parfait, surtout qu'il avait appris l'allemand très rapidement et qu'il mettait de la gaieté dans le commando, et il en fallait.

Nous avions une visite régulière d'un Allemand communiste. Ils étaient deux dans le village à se déclarer communistes, et l'arrivée de Hitler ne les avait pas fait changer d'opinion. Il n'y a jamais eu de dénonciation à ce sujet. A chaque fois, il venait avec un paquet de tabac. Il ramassait tous les gros mégots de cigare qui restaient sur les tables des cafés. Il retirait les mauvais. Au début, c'était un supplément aux quelques cigarettes polonaises que nous touchions. Pour les non-fumeurs, dont je faisais partie, le dimanche le gardien achetait des petits pains blancs. Cela n'a pas duré longtemps. Le

deuxième communiste, nous n'avons pas eu longtemps sa visite, car il a été mobilisé, et il est mort au début de l'entrée des Allemands en Russie.

Noël approche. Le sergent Parisel nous avait dit que nous le fêterions joyeusement, mais rien ne s'est passé comme prévu.

1941

1941 : que va nous apporter cette nouvelle année ? Il fait très froid. Il y a un grand thermomètre à l'entrée de la ferme : -15°, - 25°, -31° le 31 janvier. La batteuse est installée près du grenier qui est à côté de la forge. Qui va être en haut pour placer les bottes dans la machine ? C'est un nouveau parmi nous qui prendra cette place et, avec Elsa, il enfourchera les bottes. Malheureusement, il ne pouvait pas être aussi couvert qu'elle : Deux ou trois vêtements sur elle et un gros bonnet sur la tête qui lui couvrait complètement le visage. De mon côté, et malgré le grand froid, je débarrassais tous les déchets qui s'accumulaient sous la machine. En faisant vite, je pouvais faire une pause à la forge. Les autres, dans le grenier, avaient moins froid qu'à l'extérieur. –31° : le nouveau, ne pouvant plus tenir, laisse tomber volontairement sa fourche dans la machine. Un bruit terrible, et forcément un arrêt complet. Wentzel, furieux, va à la forge et prend une grosse masse pour assommer notre camarade :

- *Sabotage !*

Mais il ne pouvait courir, et le copain s'était enfui. Il a été renvoyé au camp. Il ne devait pas être mécontent. Chardine va nous quitter également. A la suite d'une réflexion, le sergent l'avait bousculé et, sans le vouloir, il avait fait tomber sa pipe sur le sol. Catastrophe, elle s'était cassée ! C'est au tour de Chardine de bousculer le gardien. Rapport, et retour au camp. Il faut comprendre les fumeurs. Le même Chardine, au début, avait trouvé un mégot qu'il aurait fumé tranquillement le soir. Il l'avait confié à Alfred, qui avait une boite en fer, pour qu'il le garde. Mais le soir, plus de mégot. Dispute comme de juste, mais tout finit par s'arranger.

A la suite de ces deux incidents, Emil Parisel est remplacé. Willy n'est plus là. Un seul gardien et, à chaque fois, il fallait mettre le nouveau à la page dès le début.

Plus de batteuse pour le moment, nous attaquons le fumier. Dans le bâtiment où les bêtes sont à l'engrais, il y a une épaisseur de plus de deux mètres de fumier. Ce travail est réservé pour l'hiver. Le sol du bâtiment est en profondeur et, au fur et à mesure, on rajoute de la paille. La hauteur monte et, pour finir, on se retrouve avec une descente de plus d'un mètre pour sortir les premiers tombereaux. C'est la même chose qu'au moment de la moisson. Les chargements sont emmenés rapidement et remplacés par des voitures vides. Une équipe étale ce fumier sur les champs sur la neige, sur le sol tel qu'il est. Aubert nous montrait sa force, et au fond de nous-mêmes nous rigolions et c'était méchant. Nous lui disions :

- *Nous ne sommes pas capables de soulever des fourchées comme tu le fais.*

Orgueilleux comme il était, il remplissait une grande partie des tombereaux.

Un jour Smoll vient nous voir avec un chat qu'il venait de tuer et nous demande si nous le voulions. Réponse :

- *Nous ne mangeons pas de chat.*

Et nous le jetons sur le fumier. Après son départ et d'un commun accord, nous nous sommes dit :

- *Pourquoi ne pas goûter de cette viande ?*

Nous avons récupéré le chat et, le soir, nous l'avons dégusté. Forcément, nous n'avions pas tous les ingrédients nécessaires pour l'assaisonnement, mais c'était bon quand même. Nous n'avions pas présenté la tête, comme de juste.

Les deux dernières années, les bêtes à cornes étaient remplacées par des centaines de moutons. Mais quelle différence de fumier ! Il était tellement tassé que nous avions des scies pour le découper par morceaux avant le chargement. Nous préférions les moutons par espoir d'en resquiller un ou

deux, en prenant nos précautions. Vu la quantité, les Allemands ne pouvaient pas contrôler, surtout que les brebis ont un ou deux agnelets.

Nouveau gardien, que nous avons dressé dès son arrivée. Il y avait souvent des malades. Au début, c'était une obligation, il fallait les amener chez le docteur à Moring, à quatre kilomètres. Pour beaucoup, c'était une journée de repos. De mon côté, je ne suis jamais allé le voir, vous comprenez pourquoi. Par contre, j'ai eu trop mal aux dents, et je n'ai pas pu éviter le dentiste. Faible comme j'étais au début, j'ai perdu connaissance en arrivant dans la salle d'attente. Il m'a pris immédiatement, et s'est bien occupé de moi, après m'avoir donné un verre de schnaps. Je ne suis jamais retourné à Moring.

Nous n'avions qu'un seul gardien. Les deux dernières années, nous ne disions rien et, tous les jours, il y avait un malade, c'est-à-dire un jour de repos au commando. Wentzel s'est vite rendu compte de notre façon de faire. Un matin, il y a un manquant, comme d'habitude. Il nous dit :

- *Demain, c'est Beaumais*

Et il avait raison. Il savait aussi bien que nous de qui c'était le tour.

Nous sommes toujours en 1941. Conseil de révision, pas pour nous, mais pour les chevaux. C'était peut-être à cause de la préparation de l'offensive contre la Russie. Deux chevaux sont réquisitionnés. Comme de juste, ceux qui restaient n'étaient pas dans la plus grande forme : Un aveugle qui se laissait conduire par les deux qui étaient attelés au brancard ; Un vieux qui dormait debout et qui ne pouvait se relever quand il tombait. Aucun d'entre nous ne voulait conduire ces attelages, car le soir il fallait les dételer et leur donner à manger, donc rentrer plus tard. Maurice a été désigné pour en conduire un. Cela n'a pas duré longtemps. En plein champ, il s'est arrangé pour faire tomber le vieux bourrin. Mobilisation pour le relever : à quatre ou cinq, on l'aidait à se relever mais, quand il était sur le point d'être debout, nous diminuions nos efforts et il retombait à terre. L'Allemand qui se trouvait avec nous a pris un autre cheval et, avec une corde accrochée au collier de la pauvre bête, il a tiré et nous, nous l'avons soulevé en même temps et il est arrivé à se soulever. Forcément, Maurice n'a plus eu les chevaux. Le même cas s'est présenté pour moi. C'était avec les bœufs. Il avait gelé et le chemin était couvert de neige. Je savais où il y avait un trou sur le côté du parcours. Un petit coup d'aiguillon, et les bêtes sont parties à droite comme je leur demandais, et le tombereau s'est trouvé bloqué. Plus de bœufs pour Isidore. Nous y sommes tous passés. Nebelstein a également conduit les chevaux. Un matin, au moment de l'attelage, j'entendis mon Albert répéter :

- *Fiss*[6]

Je lui dis :

- *Il ne comprend pas le yiddish, dis-lui « Fuss*[7] *» et il lèvera la patte.*

Les vrais cultivateurs ne voyaient pas d'inconvénient à conduire les bêtes. Lavoine en faisait partie, mais il a eu un pépin. Marchant sur le côté et ayant très peu de place entre le tombereau et le bord du chemin, il a glissé et a eu une jambe cassée par le choc de la roue. Il est resté un certain temps à l'hôpital avant de revenir au commando. Il avait une conscience professionnelle. Couché par terre, il nous dit de nous occuper des bêtes. Il a été très bien soigné, mais il est resté un peu boitillant dans sa démarche. Nous étions heureux de le retrouver dans notre équipe.

Comment passions-nous nos soirées ? Nous ne pouvions pas rester sur nos paillasses, dans nos trous sans lumière. Il y avait ceux du troisième niveau qui étaient mieux. Ils pouvaient s'asseoir ou lire. Il n'y avait qu'à la belle saison que nous pouvions rester dehors à lire, à discuter ou à jouer au ping-pong. La baronne nous avait donné la table, les raquettes et les balles. L'hiver, nous jouions aux cartes, il y avait la belote et, pour ceux qui ne perdaient pas trop souvent, le poker, jeu d'argent. Il y avait beaucoup d'abandon. De la lecture, nous en avions un peu et, quand il faisait beau, nous pouvions nous isoler à l'extérieur, pour être tranquille. Depuis le début, nous recevions régulièrement

[6] « Pied » en yiddish

[7] « Pied » en allemand

le « Trait d'Union », mensuel distribué par les Allemands. On ne pouvait pas trouver plus antisémite, de la première à la dernière page. Bourrage de crâne. Tous les articles étaient sur les Juifs, ce qu'ils pouvaient faire de mal et tous les profits qu'ils pouvaient ramasser. Quand je pense que les Allemands subissaient la même propagande. Je m'en suis rendu compte en voyant les photos et articles sur le grand panneau à l'entrée de l'école. Malgré tout, les gens du village n'étaient pas antisémites. Ils savaient tous que j'étais juif, et c'est peut-être pour cette raison qu'ils étaient gentils avec moi. A part le chef cocher qui me faisait parfois des réflexions en sortant le mot « juif ». Il faut dire que ce n'était pas le plus intelligent du village, et il avait surtout un fils dans les jeunesses hitlériennes.

Après un hiver rigoureux, nous sommes heureux de retrouver le printemps. Nous reprenons nos journées complètes car le travail ne manque pas. Nous avons régulièrement des nouvelles de France. Mon frère Charles m'a également écrit. Ayant donné à ma marraine l'adresse de ma mère, j'ai appris que ses parents et elle lui ont rendu visite. Certainement que le colonel a été surpris de voir où le filleul habitait.

Maintenant, nous avons un bon vieux gardien et, quelle surprise, en revenant de passer une journée de congé à Berlin, il nous ramène un énorme poste de radio comme il y en avait un tout au début. C'était très gentil de sa part, surtout que nous avons appris par la suite que c'était défendu. Nous nous sommes cotisés pour lui donner du chocolat. Le soir, quel bonheur, nous pouvions écouter Londres et la radio suisse. Cela s'est vite su dans la région et, tous les dimanches, nous avions la visite des camarades des commandos voisins. L'homme de confiance régional venait plus souvent également. Il avait un laissez-passer pour circuler librement dans toute la région.

Un matin, profitant peut-être de la gentillesse du gardien, je lui dis :

- *Je ne peux pas aller travailler, je n'ai pas de chaussures.*

Et je lui montre celles qui avaient rendu l'âme.

- *Bon, quand j'irai au camp, je tâcherais d'en ramener une paire. Pour le moment, tu restes là, tu ne peux pas aller travailler.*

C'est ce que je désirais. L 'inspecteur voyait cela autrement. Comme il avait des grands pieds, il m'a confié une de ses paires de bottes pour que je les mette. J'ai certainement eu tort car, par la suite, j'aurais été bien chaussé. Mais on ne réfléchit pas toujours. Pour continuer à faire le paresseux, j'ai enfilé deux paires de chaussettes de laine, l'une sur l'autre, et les bottes n'allaient pas. Tout cela ne dura pas.

Nouveau gardien, un berlinois également, quelqu'un de très bien. En arrivant, il est surpris par notre poste de radio :

- *Vous n'avez pas le droit d'avoir un poste ! S'il y avait un contrôle, je serais le premier puni.*

Rouspétance dans le commando.

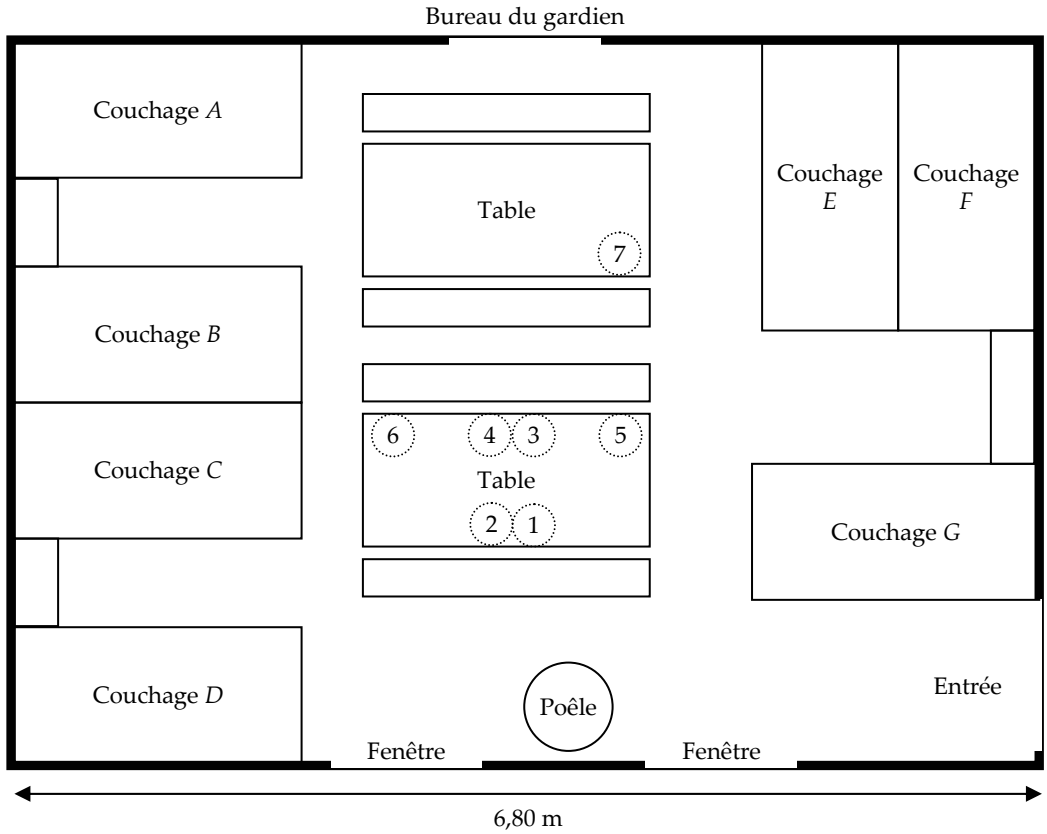
- *Attendez, on en reparlera demain.*

Le lendemain, comme j'étais toujours là, je vois le gardien qui débranche le poste et l'emmène dans son bureau. L'après midi, il le ramène, le rebranche et s'en va. Le soir, quand tout le monde est là, il fait son apparition et nous explique :

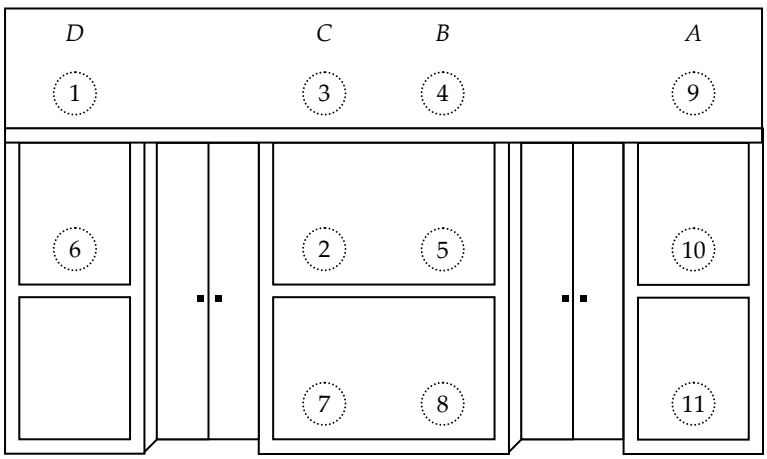
- *Vous avez un poste. En principe, c'est interdit. Maintenant, je vous ai mis une boite de conserve très plate devant l'ondemètre avec deux trous pour que celle-ci s'emboîte et soit fermée par un cadenas. Ainsi, vous ne pouvez écouter que la radio allemande, comme vous ne pouvez plus tourner l'ondemètre. Dans la journée, vous gardez toujours cette boîte fermée, et vous avez la radio allemande. Le soir, après 17h30, vous pouvez écouter n'importe quelle radio. Je vous donne une clé, et ne faites pas de bêtises.*

Maintenant, à mon tour. Il ne peut accepter que je ne parte pas au travail. Je suis parti, pieds nus, en attendant qu'il me ramène des chaussures.

Plan du dortoir

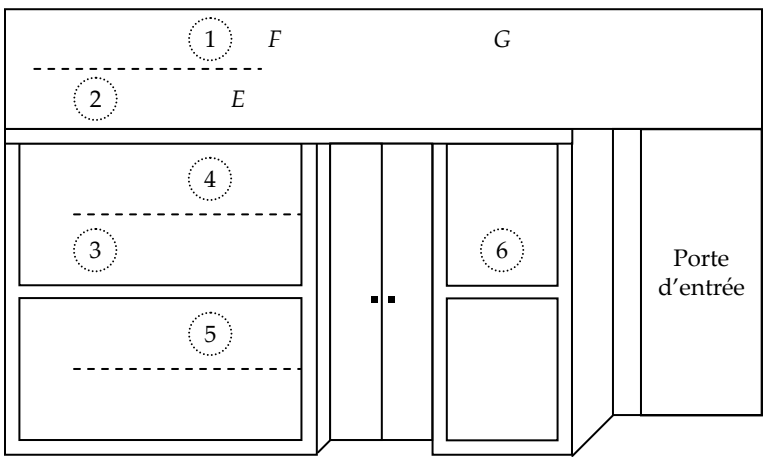


1. Maurice
2. Beaumais
3. Haquebé
4. Isidore
5. Larchon
6. Alfred
7. Auguste



Les couchages
(élévation du côté gauche du plan ci-dessus)

1. Alfred
2. Perrier
3. Fröhlich
4. Nebelstein
5. Chardine
6. Isidore
7. Papa
8. Haquebé
9. Lavoine
10. Callard
11. Cholet



Les couchages
(élévation du côté droit du plan ci-dessus)

1. Maurice
2. Bothorel
3. Auguste
4. Cholet
5. Larchon
6. Aubert

Du nouveau : Rudolf Hess, le dauphin d'Hitler, a quitté le pays en prenant un petit avion, et a rejoint l'Ecosse. Beaucoup d'Allemands parlent de trahison. Smoll nous dit :

- *Ce n'est pas possible, il ne peut pas trahir. Je pense que c'est Hitler qui l'a envoyé pour traiter avec les Anglais et obtenir un cessez-le –feu entre les deux pays.*

Nous n'avons aucune réponse à ce sujet, mais un peu plus tard, le 22 juin, les Allemands attaquent la Russie par surprise. Mon Smoll avait certainement raison. Hitler voulait que l'Angleterre se retire de la bataille.

Au début, les Russes battent en retraite, Staline ayant supprimé une grande partie de son état major. Au bout de quelques jours, les Allemands sont à Minsk et se dirigent vers Moscou. J'ai commencé à me faire du mouron. Tous les soirs, nous écoutions attentivement Radio Londres ou la radio suisse. La résistance a commencé du côté russe, mais en peu de temps il y a eu cinq millions de prisonniers. Les Allemands se sont par la suite dirigés vers le sud en espérant faire la jonction avec l'armée de Rommel venant d'Afrique du Nord. Vous connaissez la suite. Tous les soirs, discussions entre nous, écoute de Radio Londres, Radio Paris ou de la radio suisse pour se faire une idée des événements.

Notre gardien, très sympathique, nous prend en photo avec son Leica. Mais, attention, il étudiait l'éclairage :

- *Pas trop de soleil, placez-vous autrement.*

Un artiste, dans son genre. Ses photos personnelles, il les mettait en couleurs. Il avait énormément de pinceaux pour ce travail, il en était de même pour les couleurs.

Il commence à faire chaud. Nous prenons la décision de nous faire couper les cheveux à ras. C'est Fröhlich notre coiffeur. Alfred, pour nous faire rire, s'est laissé un galon de première classe sur le crâne. Il était première classe depuis qu'il était chauffeur du colonel Grélot, donc exempté de toute corvée. Après la surprise, il avait une tête comme les autres. Nous demandons à nous prendre en photo. Refus immédiat :

- *A votre retour vous direz : voilà comment les Allemands se sont conduits avec nous !*

Nous retournons à la baignade. J'ai toujours mes lunettes militaires, pas belles du tout. Pourquoi ne pas en avoir de nouvelles ? J'ai pas mal d'argent pour le moment. Volontairement, je les laisse tomber au fond de l'étang, ce qui oblige le gardien à m'emmener chez l'opticien. Le lendemain, nous prenons le train pour aller en ville. Examen complet de la vue, et je choisis une belle paire. L'opticien me dit :

- *Vous n'avez droit qu'à une paire, mais j'aime bien les Français, si vous en voulez une deuxième, allez-y.*

C'est ce que j'ai fait.

Il y a déjà un an que nous sommes là. Nous recommençons la moisson. Ramassage des céréales dans les champs. Je vois encore Auguste content comme tout sur son cheval, emmenant toutes les brindilles avec son râteau à grandes roues.

Nous n'aurons plus d'Italiens. Ils sont remplacés par vingt Russes. Ils sont dans le même état physique que nous quand nous sommes arrivés dans cette ferme, mais ils ne toucheront pas autant de nourriture que nous avions touchée à l'époque. La situation n'est plus la même. Comme de juste, pommes de terre à volonté.

En revenant de faire leur wagon pour Berlin, les camarades s'aperçoivent qu'un blaireau hiberne dans un tuyau, placé récemment pour travaux. Automatiquement, il faut s'en accaparer. En mettant le feu d'un côté et attendu de l'autre côté, cette pauvre bête n'a pu échapper à la mort à la sortie. Ils ont traversé le village joyeusement et c'est Larchon, le spécialiste qui a retiré la peau, comme il savait si bien le faire avec les lapins. Les Allemands sont intervenus car nous nous n'avions pas le droit de tuer

un blaireau. Nous avons rendu la peau avec les poils. Affaire classée. Maintenant à nous de nous régaler. Il y en a pour tout le monde. Je vois encore Auguste qui en avait cuit un bon morceau et qui, pour que le repas soit à la hauteur, avait ajouté et mélangé 250 grammes de pâtes. La tête qu'il a pu faire quand il s'est rendu compte que c'était immangeable, surtout d'avoir perdu les pâtes ! C'était vraiment immangeable à vous faire vomir.

Ce n'est pas comme le hérisson. Papa en avait ramené un. Quand je dis Papa, c'est de Roberge que je veux parler, car tous les camarades l'appelaient ainsi. Il nous parlait tellement de ses deux enfants, qu'il aurait voulu revoir très vite, et il était plus âgé que nous.

Le hérisson, pour être comestible, il faut qu'il ait une tête de cochon et non une tête de rat (c'est ce que Papa a dit). Nous l'avons dégusté à cinq, l'équipe que nous faisions.

Maintenant, nous bavardons plus facilement avec les Russes, bien malheureux au départ. Ils se rasaient avec des morceaux de verre. Nous ne l'avons su que par la suite, car nous aurions pu leur payer un rasoir à chacun. Wentzel a vu son stock de ficelle diminuer d'un seul coup. Les Russes s'étaient fait des chaussons. Du très beau travail.

Parmi les vingt, il y en avait un qui parlait allemand, un artisan tonnelier. Il me disait que lui n'était pas trop malheureux, car il avait une vache et une chèvre, et qu'il a pu tenir pendant la crise de 1934. Dans sa région, 300 personnes étaient mortes de faim. Je ne voulais pas le croire, et pourtant je me rendais compte qu'il disait vrai. Dans les maisons, le sol était en terre battue dans certaines pièces, ce qui permettait de cacher des céréales. Mais les commissaires sont passés par là. Ils piquaient le sol et, pour être sur du résultat, il y avait un genre d'entonnoir au bout de la pique pour remonter le grain. Ceux qui se faisaient prendre avaient une amende et, s'ils ne pouvaient payer, suppression des bottes ou des chaussures. J'ai eu confirmation ces dernières années par la radio et la presse. J'en savais plus, car ces média n'ont pas parlé d 'entonnoir.

Les Russes se sont mis rapidement à l'allemand. C'est-à-dire que nous pouvions nous comprendre. Nous parlions surtout de la vie en URSS. Ceux de Moscou étaient pour le régime. Pourtant, le père d'un des Moscovites, qui travaillait aux chemins de fer et est arrivé en retard au travail et sans prévenir a été déporté deux ans. En étant son fils, le Moscovite trouvait cela normal. En revanche, les Ukrainiens et tous les cultivateurs étaient anti-staliniens. Un petit cultivateur a pu garder sa ferme avec six chevaux et quelques bêtes jusqu'en 1934. Après, on lui a tout pris. Dans le kolkhoze, comme les autres. Il y en avait un qui ne se plaignait pas. Il travaillait dans une porcherie et, suivant les résultats, avait une prime et était heureux comme tout. Comme partout, il y avait des contents et des mécontents, mais les mécontents étaient en plus grand nombre.

Au commando, nous avions une gentille voisine, mère de deux enfants. Un mur nous séparait mais, en montant sur notre banc, nous pouvions bavarder. Haquebé l'appelait l'alezane, car ses cheveux étaient d'un brun roux. Elle nous annonce que son mari vient d'être rappelé dans l'armée. Nous apprendrons plus tard qu'il est mort au combat. Je vous reparlerai de cette brave femme.

L'avance allemande continue. Nous apprenons qu'ils sont rentrés dans Odessa.

Triste année 1941 qui se termine. Nous nous rendions compte que notre libération n'était pas proche, Chardine avait raison.

De mon côté, je suis favorisé. Je travaille souvent chez la baronne, et surtout avec les femmes, Elie et Elsa. Un jour, ensemble, nous avions fait un semblant de miel pour la baronne. La recette : nous faisions cuire des betteraves à sucre après les avoir bien nettoyées. Une fois cuites, passage au pressoir pour retirer le maximum de jus, que nous faisions cuire, et voilà du miel. Il ne faut pas en manger beaucoup, car il donne des brûlures d'estomac. Une autre fois, nous avions fait de la choucroute. Nous

avions passé les choux à la machine, mis ensuite dans un tonneau par couches successives. Je tassais avec les pieds (je ne regardais pas si ceux-ci étaient propres).

Il y avait une troisième femme qui venait de temps en temps. Elle était toujours là quand on travaillait à tâche (j'en ai déjà parlé). Une fois, j'étais en pleine discussion, car je blaguais énormément avec mes collègues féminines. Je me suis trompé en conversant. J'ai prononcé un adjectif yiddish, au lieu d'un Allemand. La vieille m'a repris :

- *Ce n'est pas de l'allemand.*

Aussitôt, Elsa lui a répondu :

- *Je t'ai dit de te taire.*

J'étais bien défendu.

En parlant d'Elsa, elle avait passé un bon moment, un soir, avec Nebelstein et, avant de se séparer, celui-ci lui dit :

- *Je dois t'avouer que je suis Juif.*

Elle a répondu :

- *Il vaut mieux arrêter, il y a trop de risques pour toi comme pour moi.*

Une autre fois, un bon copain du commando (je ne veux pas dire son nom), revient un soir avec sa couverture sous le bras, et c'est le gardien qui le ramène. Il avait également rendez-vous avec Elsa. On n'a jamais su ce qui s'était passé.

1942

L'année 1942 est chargée d'évènements. Au mois d'août, les Anglais attaquent, avec une grande quantité d'avions, la ville de Dieppe et l'occupent. Nous saurons plus tard que c'était pour s'accaparer d'un nouveau radar allemand. Opération réussie. Maintenant, les Allemands ont l'obligation de protéger les côtes. Construction de blockhaus sur tout le territoire pour empêcher tout nouveau débarquement.

Nous étions contents de cette réussite, par contre nous apprenons que l'armée allemande est prête à rentrer dans Stalingrad. Tous les soirs, nous écoutions attentivement les informations. Ils ont réussi. Mais par la suite, la situation changea complètement. L'armée de Paulus se rendit avec ses généraux et ses soldats. C'était un vrai tournant. Hitler était parti pour perdre la guerre, c'est ce que nous pensions. Quelques Allemands y pensaient également.

Mais n'allons pas trop vite. Les Allemands continuent leur offensive, sans progresser énormément. Que de pertes, d'un côté comme de l'autre ! Nous nous en rendions compte par le nombre de disparus dans notre village, Gross Wubiser. A partir de maintenant, tous les gardiens que nous aurons seront très, très doux avec nous. Nous pouvions les bousculer, ils ne pouvaient rien dire, ni faire de rapport. Si le prisonnier est puni, le gardien, lui, est remplacé. Retour à la compagnie et risque de partir en Russie.

1943

L'hiver touche à sa fin.

Un travail pour moi chez la baronne : nouvelle couverture d'une méridienne, avec un très beau tissu en soie naturelle. Elle me l'avait montré et, immédiatement, je lui avais proposé de faire ce travail. J'avais déjà couvert le fond. Heureusement, j'avais sur moi, depuis 1938 à mon départ pour le service militaire, une petite aiguille courbe, autrement je n'aurais pas pu faire les finitions main sur un siège passepoilé. C'était parfait.

Il y avait deux jeunes filles de 14 ou 15 ans, employées de la baronne, qui venaient tous les jours me voir. Je leur dis :

- *Attention, vous allez avoir une fessée !*

Car les bagarres n'arrêtaient pas. Une des deux est partie, puis revenue peu de temps après avec une casserole pleine d'eau qu'elle envoie dans ma direction. Je me suis un peu écarté, et c'est la méridienne qui a été mouillée.

- *Tu vas l'avoir ta fessée !* (elle n'attendait que cela)

Je suis retourné chercher de l'eau et j'ai mouillé le tissu sur toute la surface pour éviter les auréoles. J'aurai encore l'occasion de parler de ces deux poupées.

Je ne manquai pas d'aller aux cuisines dire un petit bonjour aux autres femmes. Des réfugiées. Cela ne manquait pas. Une Berlinoise faisait cuire des galettes. Elle me dit :

- *Vous, vous connaissez cela.*

Je lui dis que non. Elle se doutait que je lui mentais. Chez les Juifs originaires d'Europe de l'Est, on faisait les mêmes galettes appelées « latkes », à base de pommes de terre, farine, sel, etc. Elle m'en a donnée une pour goûter.

Pendant que j'étais à travailler dans cette grande maison, toujours de nouveaux réfugiés. C'était la maison du Bon Dieu. La cousine de la baronne, très jeune également, avec ses deux enfants et une femme de compagnie. J'ai appris par la suite que c'était une maîtresse de son mari, l'amiral Von Prest Kama. Une belle et jeune Ukrainienne. La cousine insistait trop en me regardant. J'ai compris ce qu'elle espérait, et je n'ai pas répondu à ses appels. La baronne l'avait remarqué également, et je ne sais pas si c'est pour cette raison qu'elle lui a proposé un petit pavillon qu'elle avait à l'orée du bois.

Avec le printemps, reprise des longues journées de travail, moins agréables. Un wagon de chaux vient d'arriver. Quelques banneaux à étaler. Nous en avions plein les vêtements et dans les yeux.

En parlant d'enrichir la terre, Wentzel me dit :

- *J'ai un boulot pour toi, tu vas me semer des petits pois, sur une surface de 75 hectares. Tu prends un semoir, très peu de grains et, en semant sur une largeur de trois mètres, tu fais des allers et retours, avec un aller-retour d'environ six kilomètres.*

Il y a un bosquet au bout de cette grande surface. J'ai calculé tous les kilomètres que j'allais faire. Ma décision est prise : au lieu de trois mètres, j'ai fait six mètres d'un seul coup en prenant un peu plus de graines et en projetant plus loin. Une grande pause en arrivant à mon bosquet. Je pouvais observer sans être vu. C'était parfait. Pendant des jours et des jours, j'ai fait ce travail et des kilomètres, heureux comme tout. Au bout d'un certain temps, Wentzel me dit :

- *Tu as bien travaillé, maintenant le tracteur va pouvoir retourner la terre.*

Je ne suis pas agronome pour vous expliquer ce que l'engrais vert peut apporter à la terre.

Le grand semoir avait semé les graines de betteraves à sucre. Des lignes bien droites, sur des kilomètres. Maintenant qu'elles sont sorties, il faut biner cette grande surface pour garder un seul plan, tous les trente centimètres environ. Pour les pommes de terre, également un espace entre deux plants. Elles commençaient à germer quand nous les mettions en terre car elles étaient restées dans des cageots, à la chaleur des étables pour qu'elles sortent plus rapidement.

Nous suivions régulièrement les évènements. Les Américains commençaient à reprendre du terrain aux Japonais. Ils n'avaient pas digéré Pearl Harbour, et ils le faisaient payer très cher. Tous les soirs, des avions passaient au-dessus de chez nous pour aller bombarder Berlin. Pourtant, nous étions à l'est de la capitale. Ils devaient passer par le grand nord, il ne pouvait en être autrement. Les camarades se levaient la nuit pour admirer le spectacle. Moi, je n'entendais rien.

Un bombardier a été abattu et il est tombé dans le bois, forcément en plusieurs morceaux. Nous sommes allés le voir, c'était vraiment impressionnant. Où est passé l'équipage ? Personne ne le sait. Quelques jours plus tard, mes camarades faisaient une petite pause dans le hangar en plein champ. Couchés dans la paille, ils étaient très bien. Des enfants sont arrivés, et se sont mis à jouer dans la paille. En voyant que cela remuait, les enfants ont cru que c'était des Américains, recherchés depuis la

Larchon, Wentzel, Haquebé, Fröhlich
Nebelstein, Faro, Bienstock, Roberge, Bruxelles
Desprez, Beaumais, Barbotin
(1941)

Nous passons la chaux sur les murs de l'étable à vaches.
(1942)

Binage : Bienstock, Lavoine, Leforestier, Bothorel
(1942)

Fenêtres de la chambre.
Lavoine, un ouvrier agricole du
village, Bothorel, un nouveau,
Aubert
(1942)

Nous passons la chaux sur les murs de l'étable à vaches.
(1942)

chute du bombardier. Retour rapide au village, et branle-bas de combat, tous les hommes disponibles sont partis, le fusil sur l'épaule, à la recherche des aviateurs. De notre côté, rigolade. Les Français avaient repris leur travail après le passage des enfants.

Comme les années précédentes, moisson et arrachage des pommes de terre. C'est ce passage qui nous enrichit un peu, sans nous forcer, car nous travaillons à tâche. Mais que faire de cet argent ? Nous avions bière à volonté chez notre logeur. Personnellement, je me forçais pour la boire.

Il y a les Français civils (les S.T.O.), qui travaillent dans une ferme moyenne et qui est vraiment voisine de la notre. Tous les soirs, nous avions leur visite. Ils aimaient avoir des nouvelles, bavarder ou jouer aux cartes avec nous. Parmi eux, il y a un gars du Nord, de la ville de Somain. Marchand de bestiaux dans le civil, il donnerait bien un million pour être libéré. Il m'a dit qu'il l'aurait vite récupéré. En parlant avec son employeur, celui-ci lui parle du maire et lui donne les noms de quelques personnalités. Question du camarade :

- *Vous avez séjourné dans cette ville ?*
- *Non, je devais l'occuper pendant la campagne de France, et j'avais tout appris avant l'offensive.*

Distribution dans tous les commandos d'une grande photo de Pétain. Aussitôt, Auguste l'accroche au-dessus de la porte qui nous sépare du bureau du gardien. Pour Auguste, Pétain représentait la France, mais beaucoup de mes camarades n'étaient pas d'accord. Tirage au sort : 12 pour et 8 contre. La photo est restée à sa place.

Depuis quelques temps, Albert Nebelstein nous abandonnait le soir quand il faisait nuit, pour rejoindre la cousine de la baronne. Il ne fallait pas être vu sur un parcours de trois kilomètres, et la même chose pour le retour. Albert et Maurice travaillaient tous les deux près du bois, et la rencontre avec la cousine s'était faite rapidement. Pendant un moment, il n'était pas seul à faire ce trajet. Fröhlich était du voyage, car il avait plu à l'Ukrainienne, mais lui a abandonné rapidement. Il avait peur, car il risquait gros.

C'est peut-être à la suite de ce qui s'était passé avec l'alezane. Un Polonais venait tous les soirs la rejoindre. Nous ne savions pas si les enfants ont trop parlé, mais il a été dénoncé. La Gestapo est venue l'arrêter. Avant de l'emmener, coupe des cheveux à ras, et les deux enfants sont partis également, mais dans une autre direction. Nous ne les avons jamais revus. Le Polonais, paraît-il, a été pendu devant ses camarades.

Quand nous recevions des colis, le gardien les ouvrait en présence de l'homme de confiance. Ayant reçu un colis, je me présente avec Auguste. Le gardien fait cette remarque :

- *En Allemagne, un tel prénom, c'est plutôt chez les Juifs.*

Réponse immédiate d'Auguste :

- *En France, tout le monde s'appelle Isidore.*

Sourire des deux côtés.

Le baron, célibataire comme sa sœur, venait rarement nous voir. Un soir, nous avons sa visite. Il va certainement nous annoncer quelque chose. En entrant, surprise, après nous avoir dit un « *bonsoir* » sympathique, en voyant la photo de Pétain il nous dit :

- *Ah! Le bon vieux, il n'y a pas qu'ici.*

Il pensait certainement que les Français étaient aussi bêtes que les Allemands. Maintenant, voilà pourquoi il a fait un tel déplacement :

- *Je viens de recevoir des instructions. S'il y en a parmi vous qui préfèrent être civils, c'est possible. Vous serez installés, ma sœur s'en occupera.*

Pas de volontaire.

- *J'aurais fait comme vous.*

L'année 1943 va bientôt se terminer. L'hiver a été très rigoureux et est venu très vite. Des hectares de betteraves sont restés dans le sol et perdus. Wentzel me dit :

- *L'an prochain, je ne serai plus refait, je demanderai un supplément de prisonniers pour que cela ne se reproduise plus.*

Beaucoup de bons camarades vont nous quitter. Il fallait des volontaires pour aller travailler à Berlin. Changement d'air, ou essayer l'aventure. Auguste, Perrier, Papa sont volontaires. Ils seront remplacés, mais ce n'est plus la même camaraderie et la même classe.

Maintenant, il va falloir voter pour un nouvel homme de confiance. Je propose tout de suite Alfred. Mais votons. Je crois qu'il y a eu un complot avant ce vote : une voix pour Alfred, le reste pour moi. J'ai été obligé d'accepter et de remercier. Un petit avantage : j'avais droit à deux lettres supplémentaires par mois, une comme homme de confiance et une deuxième comme interprète. Me trouvant favorisé, souvent j'en donnais une à un camarade marié ou à un bon copain.

Nous avons maintenant des prisonniers italiens qui travaillent avec nous. Depuis que le roi d'Italie a déclaré la guerre à l'Allemagne après l'arrestation de Mussolini et les difficultés que les Allemands rencontrent sur le front russe et en Afrique du Nord, notre moral est meilleur. Tous les soirs, nous sommes penchés sur notre poste de radio.

Les Français du S.T.O. sont là tous les soirs car ils laissent leur chambre pour qu'Alfred passe un bon moment tranquille et confortable avec Elie. Cet amour dure depuis 1941. Les endroits de rencontre étaient moins faciles et manquaient de confort. Maintenant, il prenait un de mes manteaux et mon calot pour les donner à Elie de manière à ce que l'on croit, en les voyant dans l'obscurité, qu'il s'agissait de deux Français qui rendaient visite aux civils français. Au retour d'Alfred, ils pouvaient rentrer dans leur demeure, mais ils n'étaient pas pressés, ils étaient bien chez nous.

Aubert va nous quitter. Depuis qu'il a appris devant tous ses camarades qu'il était cocu, il a certainement eu l'envie de rentrer chez lui. Tous les jours, il tombe de son couchage (il arrive toujours à se rattraper). Quand il est au sol, couché, il tape très fort avec ses talons pendant des minutes. Le gardien avait pris la décision de le renvoyer au camp. Peu de temps avant Haquebé, qui est du même village (Pirou Plage), avait lu tout haut, comme il le faisait habituellement, la lettre qu'il venait de recevoir :

- *Les carottes se sont bien vendues. Je t'ai acheté un pull que je vais t'envoyer. La femme de Maurice (Aubert) fait toujours la vie avec les Allemands…*

Aubert avait fait un bond :

- *Que dis-tu ?*
- *Quoi, j'ai dit quelque chose ?*

Il y avait longtemps que nous savions qu'il était cocu d'après ce qu'il recevait dans ses colis. Je le verrai plus tard quand j'irai au camp chercher de nouveaux vêtements. Il était devenu muet. A toutes les questions que je lui posais, il me répondait en écrivant sur un papier. Je ne sais si c'était un faux muet. Il a été libéré et envoyé au Val-de-Grâce à Paris. Il a retrouvé la parole rapidement et il est rentré chez lui. Nous n'avons jamais su s'il y avait de la comédie de sa part. Si oui, bravo.

Lavoine et Alfred sont vraiment débrouillards. L'occasion s'est présentée d'avoir des jeunes lapins vivants. Ils ont fabriqué des clapiers qu'ils ont installés au fond de notre courette, à côté des toilettes. Tous les deux s'occuperont de la nourriture, herbe et céréales. Moi, je m'occuperai, comme je le fais depuis le début, de la cuisson. Les lapins, cela ne met pas longtemps pour avoir un poids normal. Par la suite, tous les dimanches nous en tuerons un. Nous arriverons à faire l'échange d'un gros lapin contre du riz que les Italiens avaient reçu. Le dimanche, en plus du lapin, je leur ai fait un riz au lait extra. Alfred m'en a encore parlé il y a quelques années. Lait qu'il avait ramené de la gare,

comme d'habitude, et chocolat extra des colis américains que nous commencions à recevoir. Je n'avais pas de recette, mais c'était réussi.

La Croix Rouge nous envoyait également des colis. Nous venions de recevoir des lentilles. Elles sont toutes creuses. Je ne sais quelles bestioles avaient pu les ronger à ce point. Nous n'avons plus qu'à les jeter. Au début, nous les aurions cuites sans faire de manières. Alfred dit :

- *Attendez avant de les jeter.*

Il en prend une poignée qu'il pose sur la table.

- *Maintenant, qui veut jouer ?*

Nous mettons chacun un mark et celui qui se rapproche le plus près du nombre de lentilles empoche tous les marks. Nous étions tous à compter par petits tas et, résultat : c'est Alfred qui a gagné. L'on se distrait comme on peut et comme des gosses.

1944

L'année 1944 nous apportera des évènements nouveaux et l'espoir d'une victoire des Alliés. Comme les autres années, travail de routine. Je travaille souvent avec mes petites femmes. Elie me raconte ses sorties du dimanche. Elle a vu un très beau film français « *Le premier rendez-vous* », avec Danielle Darrieux. Je n'ai plus besoin d'aller le voir, elle me l'a bien détaillé.

Le menuisier du village me demande si je peux lui refaire sa literie. Je prends rendez-vous pour le dimanche suivant. Les sommiers allemands sont plus ouvragés que les français. Suspendus sur les quatre faces et garnis en crin animal, ce qui évitait d'avoir un matelas. Le menuisier était étonné que je fasse ce travail dans la journée, mais comme de juste j'avais un peu triché. Forcément repas copieux à midi, et il m'a donné du saucisson et d'autres nourritures à emmener. Comme les autres, c'était un brave homme, et contre le régime. Il aimait bavarder avec moi. Pour entrer chez lui, il fallait passer par le jardinet et, dès qu'on ouvrait la porte de celui-ci, il regardait dans le rétroviseur qu'il avait installé à sa fenêtre. Si c'était un Allemand, il changeait immédiatement de conversation.

Il y a souvent des wagons à charger ou à décharger le dimanche, car ce sont les instructions du gouvernement. Il faut qu'ils roulent. Il y a un tour de rôle pour ce travail spécial. Maurice n'était pas d'accord : nous travaillions assez la semaine.

- *Moi, je refuse.*

Et il a un principe, il ne revient pas sur ce qu'il dit. Ce dimanche, il faut quatre gars pour ce travail. Le gardien attend que les prisonniers partent à la gare. Trois y vont et Maurice ne répond toujours pas à la demande du gardien. Celui-ci téléphone à l'inspecteur qui rapplique aussitôt. Même refus. L'inspecteur dit au gardien :

- *Prend ton fusil, et tu sais ce qu'il te reste à faire.*

Le gardien revient, il avait la tremblote. Il était dans une drôle de situation. Je n'ai pas attendu la suite des évènements, j'ai pris Maurice par les épaules et je lui ai dit :

- *Pense que tu as une femme et un enfant.*

Il m'a écouté et il a bien fait.

Madame Smoll, femme au grand cœur, dit à Alfred :

- *Viens dimanche midi chercher un petit poulet. Il sera cuit et préparé pour vous trois.*

C'était un très beau geste de sa part. Cela a remplacé le lapin que nous mangions tous les dimanches.

Le lendemain, travaillant à la ferme, j'ai l'occasion de parler avec le baron. Au bout d'un moment, il me dit :

- *Vous faites comme Henri IV, vous mangez de la poule le dimanche.*

Cela m'étonnait que Madame Smoll raconte ce qu'elle faisait. Il continue :

- *Ma sœur m'a dit qu'elle a encore une volaille manquante.*

Réponse de ma part :

- *C'est peut-être un renard.*
- *Oui, un renard à deux pattes. Quand j'étais en France, nous faisions la même chose.*

En parlant du baron, une autre fois il me dit :

- *Je vais à Paris. Si vous le désirez, j'irais voir votre mère.*
- *Merci, je n'y tiens pas.*
- *Je vous comprends.*

Un après-midi, nous travaillons dans un grand champ. Il y a un de ces orages, nous sommes complètement trempés. Nous rentrons, la journée étant presque terminée. Nous sommes le 6 juin. Après nous être changés, nous ouvrons notre radio à l'écoute de nouvelles informations. Nous apprenons la réussite du débarquement. C'est une joie. Nous pensions à la victoire des Alliés, qui se confirme de jours en jours. Nous avons une visite. L'Allemand communiste est là :

- *Les Alliés ont débarqué !*

Il est aussi heureux que nous. Maurice nous dit :

- *Dans six semaines, ils seront à Paris.*

Nous suivrons les évènements avec intérêt, en espérant qu'il aurait raison.

Un colis pour Haquebé. Je suis là quand le gardien l'ouvre. Il y a une pelote de laine. Sa femme n'a pas réfléchi. Un prisonnier ne va pas se mettre à tricoter ! C'est forcément pour cacher une lettre. Le gardien commence à dérouler la laine et s'en va en disant :

- *Je reviens dans un moment.*

Haquebé ne réagit pas.

- *Voyons, prend cette lettre ! S'il est parti, c'est pour cette raison.*

D'habitude, c'est souvent dans le pain d'épices. Le gardien tâtait le pain pour pouvoir couper au bon endroit pour favoriser le prisonnier. En restant seul avec le gardien, celui-ci me demande quelles sont les nouvelles à la radio. Réponse :

- *Les Allemands avancent sur tel front et il y a résistance sur un autre.*
- *Moi, ce que je demande, c'est ce que disent les autres radios.*

Maintenant, nous avons la possibilité d'envoyer de l'argent à nos familles, avec un maximum de 50 marks. J'ai toujours des drôles d'idées en tête. Avec le nom que j'ai, j'ai toujours peur que nous ayons des ennuis d'un côté comme de l'autre. J'ai adressé le mandat à une très gentille voisine, Madame Weniger, nom d'origine alsacienne. Pour plus de sécurité, j'ai adressé le mandat à son lieu de travail. J'ai eu cette possibilité de le faire deux fois.

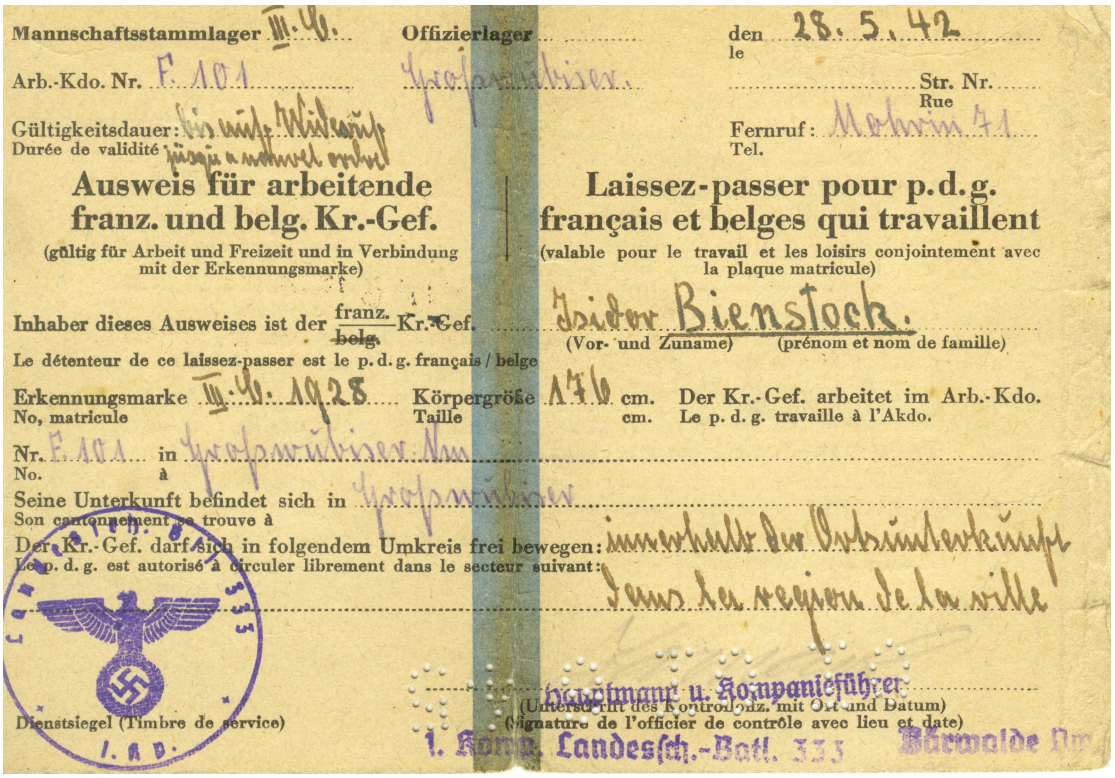
Au retour, j'ai appris que son patron était juif et que la maison n'existait plus. Je n'ai jamais dit à ma mère que je lui avais envoyé 2.000 francs qui ont été perdus. J'aurais mieux fait de les envoyer à ma marraine de guerre.

Un soir, notre poste de radio ne marche plus. Désolation, et réparation. Après enquête, c'était Haquebé qui avait provoqué cette panne. Se levant très tôt le matin et nous nous couchant très tard, il dormait peu. Ce n'était pas une raison pour nous priver de radio. Albert s'est disputé avec lui et cela a fini par une vraie bagarre. Echange de coups de poing, et ils se sont retrouvés tous les deux par terre entre deux bancs. Au bout d'un bon moment, je dis :

- *Arrêtez ! Match nul !*

La vie en collectivité, ce n'est pas toujours facile.

Un camarade trouve un billet de 100 marks, mais un billet qui n'a aucune valeur : il date de l'époque où il fallait des millions pour acheter une bricole. Que faire de ce billet ? Il y a Cholet. Il est



Mannschaftsstammlager III.C. Offizierlager ..... den 28.5.42
le

Arb.-Kdo. Nr. F.101 Großwubiser. ..... Str. Nr. .....
Rue

Gültigkeitsdauer: bis auf Widerruf
Durée de validité jusqu'à nouvel ordre

Fernruf: Mohrin 71
Tel.

Ausweis für arbeitende franz. und belg. Kr.-Gef.
(gültig für Arbeit und Freizeit und in Verbindung mit der Erkennungsmarke)

Laissez-passer pour p.d.g. français et belges qui travaillent
(valable pour le travail et les loisirs conjointement avec la plaque matricule)

Inhaber dieses Ausweises ist der franz. / ~~belg.~~ Kr.-Gef. Isidor Bienstock.
(Vor- und Zuname) (prénom et nom de famille)
Le détenteur de ce laissez-passer est le p.d.g. français / belge

Erkennungsmarke III.C. 1928 Körpergröße 176 cm. Der Kr.-Gef. arbeitet im Arb.-Kdo.
No, matricule Taille cm. Le p.d.g. travaille à l'Akdo.

Nr. F.101 in Großwubiser Nm
No. à

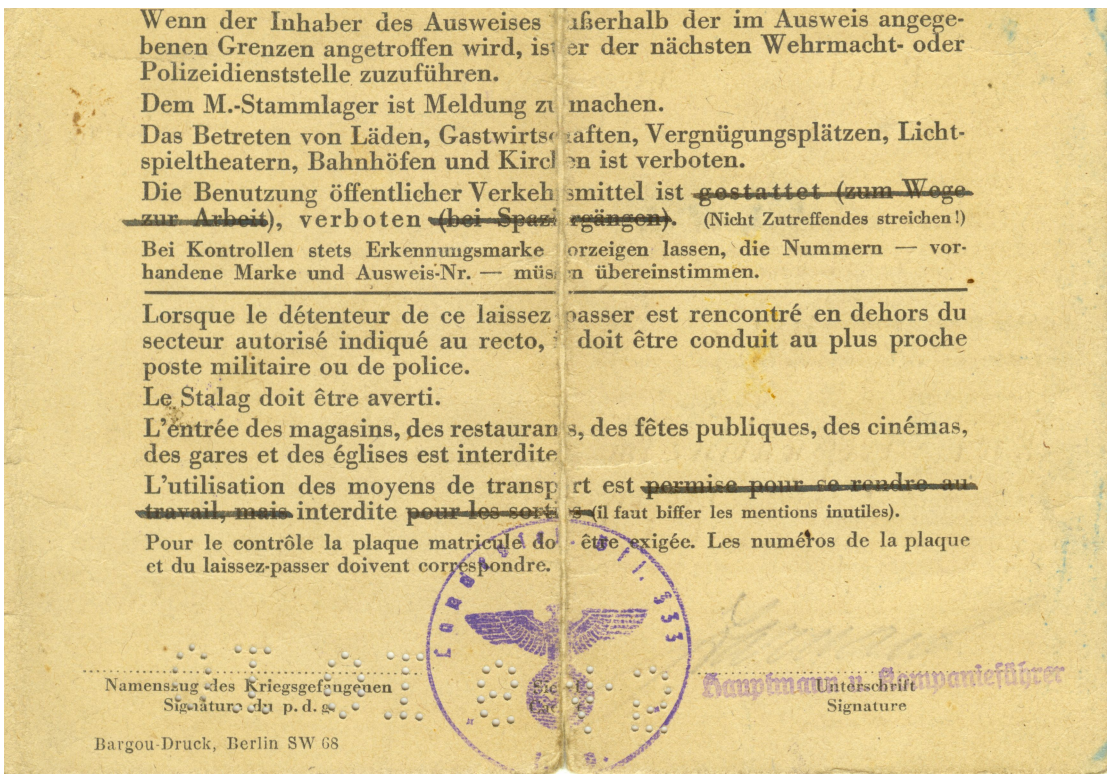
Seine Unterkunft befindet sich in Großwubiser
Son cantonnement se trouve à

Der Kr.-Gef. darf sich in folgendem Umkreis frei bewegen: innerhalb der Ortsunterkunft
Le p.d.g. est autorisé à circuler librement dans le secteur suivant: dans la région de la ville

Hauptmann u. Kompanieführer
(Unterschrift des Kontrollpfz. mit Ort und Datum)
(Signature de l'officier de contrôle avec lieu et date)
1. Komp. Landesschl.-Batl. 333 Bärwalde Nm.

Dienstsiegel (Timbre de service)

Laisser-passer de prisonnier de guerre (p.d.g.) d'Isidore Bienstock



Wenn der Inhaber des Ausweises außerhalb der im Ausweis angegebenen Grenzen angetroffen wird, ist er der nächsten Wehrmacht- oder Polizeidienststelle zuzuführen.

Dem M.-Stammlager ist Meldung zu machen.

Das Betreten von Läden, Gastwirtschaften, Vergnügungsplätzen, Lichtspieltheatern, Bahnhöfen und Kirchen ist verboten.

Die Benutzung öffentlicher Verkehrsmittel ist ~~gestattet (zum Wege zur Arbeit)~~, verboten ~~(bei Spaziergängen)~~. (Nicht Zutreffendes streichen!)

Bei Kontrollen stets Erkennungsmarke vorzeigen lassen, die Nummern — vorhandene Marke und Ausweis-Nr. — müssen übereinstimmen.

Lorsque le détenteur de ce laissez-passer est rencontré en dehors du secteur autorisé indiqué au recto, il doit être conduit au plus proche poste militaire ou de police.

Le Stalag doit être averti.

L'entrée des magasins, des restaurants, des fêtes publiques, des cinémas, des gares et des églises est interdite.

L'utilisation des moyens de transport est ~~permise pour se rendre au travail, mais~~ interdite ~~pour les sorties~~ (il faut biffer les mentions inutiles).

Pour le contrôle la plaque matricule doit être exigée. Les numéros de la plaque et du laissez-passer doivent correspondre.

Namenszug des Kriegsgefangenen
Signature du p.d.g.

Hauptmann u. Kompanieführer
Unterschrift
Signature

Bargou-Druck, Berlin SW 68

très fier de s'occuper de la machine à vapeur qui fait marcher la batteuse. Il se lève beaucoup plus tôt que nous pour la chauffer, afin qu'il y ait la pression voulue quand nous commençons à 8 heures.

En fin de semaine, je distribue la paie. Le montant à donner est sur une grande feuille. Pour lui, il y avait 4,20 marks. En accord avec les camarades, j'ai rajouté 10 devant les 4,20 marks, et je lui ai mis le billet de 100 marks. Tous les soirs, il rentrait plus tard, après avoir passé un bon moment chez les S.T.O. La plupart d'entre nous faisait semblant de dormir. Quand il est arrivé, belle réaction de Cholet :

- *Cela ne m'étonne pas que la baronne m'ait fait un grand sourire cet après-midi ! Maintenant, une bière pour tout le monde !*

Nous avons bu à sa santé. En entendant la joie qu'il y avait dans notre chambre, le gardien est venu nous voir. Cholet lui dit :

- *Demain, emmenez-moi chez le dentiste. Je voudrais qu'il m'arrange un peu mes dents.*
- *D'accord.*

Le lendemain, il est prêt à partir avec le gardien. Je suis dans l'obligation de lui dire que son billet ne vaut rien.

- *De toute façon, nous te rembourserons tes bières.*

Il n'a pas voulu.

On est venu arrêter Albert. Ordre de la Gestapo. Nous pensons que c'est l'avocat, le voisin de la cousine, qui a prévenu la Gestapo. Jalousie, car il aurait bien voulu aller avec la cousine mais aucune chance, elle avait Albert et il y avait un grand amour entre eux.

Le lendemain matin elle m'attend et me demande s'ils l'ont arrêté.

- *Oui, mais pourquoi avez-vous avoué ?*
- *Je téléphone tout de suite à mon mari. Il est encore à Paris, il arrangera l'affaire.*

Espérons. Depuis le début, j'avais peur que ce moment arrive, aussi bien pour lui que pour moi.

Comme les autres années, nous retrouverons le même travail. Il y a un deuxième tracteur. C'est Alfred qui le conduira, mais pas toujours. C'est surtout pour avoir un peu plus de carburant qu'il a été commandé.

Toujours de bonnes nouvelles à la radio. Les Allemands reculent sur tous les fronts. Beaucoup de généraux complotent contre Hitler. Pourquoi n'arrête-t-il pas cette guerre qui s'annonce perdue ? Peut-être pensait-il avoir la bombe atomique. Heureusement que les Anglais ont tout fait pour retarder cette réussite.

La Normandie a été très touchée par les bombardements. Les Normands du commando suivaient les évènements en pensant à leur famille. Les Alliés progressent rapidement et seront bientôt dans la capitale.

Larchon étant le cocher de la baronne, il avait un attelage spécial de deux chevaux, une voiturette et un traîneau pour l'hiver, ainsi que des casiers pour ranger les marchandises. Dans ceux-ci, il avait placé à tort des friandises venues de France, les siennes et celles de Beaumais, au lieu de les garder dans un placard de notre chambre. Chacun avait sa petite place. En faisant l'inventaire de ce qu'ils avaient, il s'aperçut que le chocolat avait disparu. Le voleur ne pouvait être que le père d'Elsa. Il n'y avait que lui qui avait accès à la remise.

Ils me disent :

- *Il faut que tu viennes avec nous pour réclamer notre chocolat.*

Comme homme de confiance, c'était normal mais, d'un autre côté, cela m'embêtait en tant que Juif de traiter un Allemand de voleur et, de plus, j'étais très bien avec sa fille Elsa. De toute façon, je ne pouvais pas reculer devant mes responsabilités.

Nous voilà en pleine discussion avec le père d'Elsa :

- *Non, je n'ai rien pris !*

Et il n'en démord pas. Au bout d'un moment, je prends ma décision. Me montrant énergique :

- *Bon, je vais à la police.*

Mon petit bonhomme me rattrape et dit :

- *Oui, c'est moi ! Je rembourserai avec du porc.*

Il n'était vraiment pas futé, autrement il aurait tout de suite pensé que je ne pouvais pas m'exécuter. Mes deux copains se sont arrangés avec lui pour le remboursement en porc. Je ne sais pas s'il en a parlé chez lui. Elsa ne m'a jamais rien dit et était toujours la même.

L'année précédente, Wentzel avait été désolé car il y avait eu des hectares perdus. Le froid était arrivé trop vite, et il s'était promis de ne pas être pris cette année. Il a demandé qu'on lui donne pour six semaines des prisonniers en dépannage. Le camp lui envoie douze Russes. Ceux-ci ne peuvent pas travailler tellement ils sont faibles. Il y en a eu des milliers qui sont morts au stalag III C. Ceux-là auraient pu en faire partie. Le père d'Elie s'occupait d'eux, car ils ne pouvaient pas travailler avec une équipe normale. Wentzel me dit :

- *Que dois-je faire ? Si je les renvoie au camp, ils vont mourir.*

Il les a gardé et nourri pendant les six semaines. C'est un Allemand au grand cœur qui les a peut-être sauvés.

Lalande, homme de confiance régional, vient nous voir pour avoir des nouvelles et surtout pour m'amener une liste de douze déportées pour que nous écrivions à leur famille et leur faire comprendre qu'elles sont vivantes. A Königsberg sur Oder, il y a un aéroport et de nombreuses déportées y travaillent à faire de nouvelles pistes d'atterrissage. Forcément isolées complètement, sans nouvelles de leurs parents. Les Français qui livrent le charbon ont pu avoir la liste complète des déportées et l'adresse de leurs familles avec difficulté, mais la réussite était là. Lalande a partagé la liste pour que chaque commando prenne une partie de celle-ci et fasse comprendre que ces femmes existaient. J'ai toujours la liste dans mes papiers, mais je ne veux pas donner le nom de toutes ces femmes. Le tout, c'était de trouver des volontaires pour prendre une lettre sur le peu que nous touchions. Pour ma part, j'ai écrit deux lettres, en les prenant sur deux mois. Je crois que nous avons pu prévenir toutes les familles. Malheureusement, ces femmes ne sont pas toutes rentrées (j'en reparlerai).

Je n'ai pas encore parlé des camarades qui ont remplacé ceux partis à Berlin. Il y a un parisien, Callard, qui est très adroit mais très personnel. Un betteravier du Nord qui a un très mauvais caractère. Il répète toujours :

- *Moi, j'ai 40 ans.*

Avec les Allemands, c'était pareil. Il fallait le supporter. Un autre, qui un beau jour a décidé de faire de l'alcool. Il a ramassé un sac de prunelles en tapant sur les haies au bord des chemins. Construction d'un alambic, complication pour l'installation d'un serpentin. Verser de l'eau froide et je ne sais quoi pour arriver à un piètre résultat. Les autres calmes et sans personnalité.

Maurice, quand nous touchions la Croix Rouge, disait toujours :

- *Et si nous faisions un petit geste pour les Russes qui n'ont rien ?*

Je ne savais pas ce qu'il avait eu, mais il est parti les voir. Débrouillards les Russes, et il le fallait. Ils avaient également fait de l'alcool, mais avec des betteraves. Maurice n'a pas pu refuser le verre qu'on lui donnait pour le remercier de sa visite. Il n'était pas dans une grande forme en revenant. Je ne sais si c'est la qualité de la boisson, peut-être mauvaise, ou trop de quantité.

Je parlais de Callard. Dans le civil, il était emballeur et un peu professeur de culture physique :

- *Qui veut en faire le matin avant de partir au travail ?*

Nous étions cinq ou six au début. Avec le froid qui est arrivé, beaucoup abandonnent. Nous ne restons plus qu'à deux. Qui va rester le dernier ? Le professeur a lâché avant moi.

Toujours avec Callard, nous jouions à la belote, après le repas de midi, juste une partie et en prix un paquet de cigarettes. Malheureusement pour lui, il n'avait pas de chance, et j'avais gagné quelques paquets. Il pensait peut-être que j'allais lui rendre. J'ai préféré en donner une partie aux Russes. On a arrêté de jouer.

L'inspecteur nous a quittés. Comme officier, il est parti sur le front russe.

La mère de Wentzel vient de mourir. Il faut préparer sa place au cimetière. C'est Brendel et moi qui ferons le travail, une fosse en profondeur. J'ai déjà fait le fossoyeur dans le Nord. Une fois le trou terminé, Brendel me demande :

- *Veux-tu t'occuper de la cloche ou j'y vais ?*

Je suis donc parti faire sonner la cloche de l'église. Travail facile : une fois que l'on a tiré très fort sur la corde, après, automatiquement, la suite se fait sans effort. Il n'y a plus qu'à tirer légèrement. Je me suis amusé à ce boulot pendant quelques minutes. Ce n'est pas moi qui ai recouvert le cercueil après les obsèques.

Je suis encore chez la baronne. Elle me montre un très beau manteau que son frère lui a ramené de Pologne, avec un intérieur en fourrure, mais vraiment trop grand pour elle. Il lui aurait fallu un 40 et c'était au moins un 44. Que faire de ce manteau ? Je lui dis immédiatement :

- *Je vais vous le transformer.*

Je n'avais jamais fait ce travail, mais il faisait très froid et j'ai pensé que je serais mieux à l'intérieur. J'ai préféré le faire dans notre chambre en empruntant la machine de notre logeuse. Cela me permettait de me reposer quand je le voulais. Je l'ai décousu entièrement, et j'ai fait un premier essayage pour le mettre à la dimension voulue. Ce sont les manches qui m'ont posé le plus de problèmes. Le jeudi après-midi, je me mets au travail dès que les copains sont prêts à partir. Maurice me dit :

- *Pourquoi commences-tu si vite ?*
- *Je pense qu'Elisabeth (la baronne) va venir me voir.*

En effet, ils l'ont croisée en partant, et elle m'a trouvé travaillant à son manteau.

- *Je suis content que vous soyez là, je vais vous faire un dernier essayage.*

Tout s'est bien terminé, et j'avais passé une semaine bien au chaud. Je ne me rappelle plus ce qu'elle m'avait donné pour me montrer sa satisfaction. Je sais qu'Alfred, Lavoine et moi étions contents de ce geste.

Il y a dans le village un couple âgé. La femme vient voir Wentzel pour lui demander de la dépanner, peut-être pour une huitaine de jours.

- *Je vais vous donner Isidore.*

Le premier jour, après les présentations, avec un attelage de deux vaches sur une charrette, nous sommes partis la grand-mère et moi jusqu'à l'orée du bois, ramasser je ne sais quoi. Quand nous sommes arrivés, une bonne heure s'était écoulée. Chargement, et il était l'heure du casse-croûte, bien servi. Repos, bavardage. Elle me dit tout de suite :

- *Tu es Juif.*
- *Oui.*
- *C'est terrible ce que les nazis font avec les Juifs. A Moring, il y avait un marchand de vêtements. Il était Juif. Tous les pantalons de mon mari venaient de chez lui. Il a été arrêté, nous ne le verrons plus. Tu sais, quand les nazis arrêtent, on ne revient pas. Il faut faire attention à ce que l'on dit et à ce que l'on fait.*

Par la suite, elle a critiqué tout ce que le régime pouvait faire.

- *Le dimanche, il y a toujours une organisation hitlérienne qui fait la quête. Si tu ne donnes pas, tu es soupçonné d'être contre le régime. Alors, malgré tout et à contrecœur, il faut ouvrir le porte-monnaie.*

Maintenant, retour à la demeure. Déchargement avant le repas. Chez tous les Allemands où j'ai eu l'occasion de manger, toujours porc et pommes de terre, avec la même sauce, farine et matières grasses. Forcément, elle faisait toujours des petits gâteaux. Ce n'était pas la fortune chez eux : un porc ou deux, une ou deux chèvres et les deux vaches. Des braves gens. Le grand-père va mieux. Après avoir passé une huitaine de jours à les aider, je les quitte, j'allais dire à regrets, mais j'étais content que grand-père ait retrouvé la santé. Par la suite, elle venait souvent et m'amenait de ses petits gâteaux qu'elle savait si bien faire.

Albert est de retour. L'amiral est intervenu pour que le procès se déroule dans de bonnes conditions. Au moment du jugement, quand il s'est présenté dans la salle, il a été bien reçu et un Allemand lui a proposé une cigarette. C'est la Wehrmacht qui s'est occupée du procès. Ils ont dit que c'était la Gestapo qui allait un peu vite pour accuser. Comme de juste, il a été libéré et n'avait rien à se reprocher. Mais il ne pouvait revenir à Gross Wubiser. Il a choisi le village le plus proche, à environ 2,5 kilomètres. Nous le verrons tous les dimanches. Haquebé lui a sauté au cou et l'a embrassé :

- *Tu ne peux pas savoir comme je suis heureux de ton retour !*

Cela effaçait la petite bagarre qu'il y avait eu entre eux.

Les bombardements sur Berlin sont de plus en plus forts. La baronne accueille toujours des réfugiés. Il y a une jeune femme avec son garçon. Elle voudrait bien que nous soyons amis. J'ai refusé ses avances, à sa grande surprise. J'ai bien réfléchi au danger que j'encourrais et Elisabeth ne l'aurait pas accepté. Avec d'autres, mais pas moi. Par la suite, elle a compris les raisons de mon refus, et nous sommes restés en très bons termes.

En reprenant le travail à 14h30, Wentzel, après avoir distribué le travail, me dit :

- *Reste, il faut que je te montre quelque chose.*

Il m'emmène au bout de la ferme où il y a une réserve de bois. Il y avait là le vieux jardinier qui s'était pendu et à genoux. Pourquoi s'était-il pendu ? Il avait voulu abuser d'une des deux adolescentes qui travaillaient chez la baronne. Remontrance d'Elisabeth qui l'avait prévenu que, si cela se reproduisait, elle préviendrait la police. C'est le mot « police » qui lui a fait prendre une telle décision.

C'est Pereira de Souza, un nouveau parmi nous, qui va remplacer ce vieux jardinier. Il est heureux de cultiver le jardin et d'amener tous les jours les légumes pour nourrir tout ce monde qui loge dans ce petit château. La Berlinoise s'en est très vite accaparé, ce qui devait arriver. A côté de moi, sans me vanter, il ne cassait rien, mais qu'importe. Et en supplément, il ramenait tous les jours un petit extra.

Je travaille souvent avec Elsa et Elie. Au cours d'une bonne conversation, elles me disent :

- *On a dû en raconter des blagues sur Hitler.*

Je dis :

- *Oui.*
- *Alors, racontes-en une.*

Je ne peux pas.

- *Si, si. Tu sais bien qu'avec nous, tu peux tout dire.*
- *Et bien voilà :*

Hitler reçoit une personnalité étrangère dans son bureau, qui se trouve au quatrième étage. L'étranger lui pose la question suivante :

- *Est-ce vrai que vos citoyens vous obéissent sans rouspétance ?*
- *Oui.*

La baignade.
(Août 1940)

Bienstock, Bothorel, Lavoine, ?, ?, Larchon, Leforestier, Nebelstein, Barbotin
(1942)

Avec les semoirs.
(1942)

Le café de notre logeur.
(1942)

Dans notre courette.
(1942)

Il appelle un planton qui était là, ouvre la fenêtre et dit au planton :

- *Vous voyez le monsieur qui attend le tramway ? Dites-lui de monter.*

Celui-ci se présente et, en levant le bras, dit :

- *Heil Hitler !*

Le Führer lui dit :

- *Jette-toi par la fenêtre*

Ni une ni deux, l'homme enjambe la fenêtre, mais l'étranger qui le suivait le rattrape et lui dit :

- *Voyons, on est au quatrième étage !*

L'Allemand lui répond :

- *Avec la vie que nous menons actuellement, il vaut mieux se suicider !*

Les deux filles ont rigolé, mais j'ai quand même regretté d'avoir cédé à leur demande.

Wentzel nous avait envoyé, il y a quelques temps, une charrette de rutabagas.

- *Cela vous a plu ?*
- *Oui.*
- *Et bien, l'année prochaine, j'y penserai.*

Nous n'allons tout de même pas passer toute notre vie dans ce village ! Nous n'avions presque pas mangé ces rutabagas. Ce sont les lapins qui ont presque tout avalé. Alfred et Lavoine leur ont donné, au lieu de chercher de l'herbe et d'ajouter un peu de céréales. Ils n'avaient du coup plus beaucoup de travail.

Nous ramassons des sortes de choux qui ressemblent à des brocolis. Il y a un wagon à faire pour le train de 17h30. Température : - 20°. Toute la journée je me demande comment faire pour ne pas recommencer une journée aussi pénible, car il y aura encore le lendemain un wagon pour Berlin. Ma décision est prise. Le lendemain matin, je passe devant Wentzel, en lui disant bonjour, et je file directement chez la baronne. Il pense, et les copains également, que c'est elle qui m'a demandé. Que faire maintenant ? Je prends un grand papier que je pose à terre, et je démonte toutes les pièces de la machine à coudre. Nettoyage complet et graissage. A midi, je vais déjeuner normalement et, l'après-midi, remontage de toutes les pièces. Il y a maintenant une femme, environ la soixantaine, qui fait de la couture à la main. Elle veut faire un brin de causette :

- *Vous êtes Juif ?*
- *Oui.*
- *Mon mari l'était également, et je suis veuve. Je suis parisienne comme vous, j'ai un appartement dans le 16ème. La baronne a bien voulu me prendre chez elle. La vie n'est pas toujours facile. Mon fils est en Angleterre. Il est dans la Royal Air Force et combat les Allemands.*

Je n'ai pas pensé à lui demander son adresse parisienne.

Tous les jours il y a des surprises. Le soir, le wagon de brocolis n'est pas plein, mais doit partir quand même. Wentzel n'est pas content, il va voir la baronne pour lui reprocher de m'avoir pris ce jour-là.

- *Mais voyons, je n'avais rien demandé !*

Ils sont venus me voir en me traitant de gros filou, et m'ont quitté avec un sourire. Ce n'était pas la première fois que je les roulais. Cette fois, ils s'en sont aperçu.

Encore une réfugiée qui a quitté la capitale. C'est la nièce du menuisier. Elle a environ 16 ans et, pour se faire un peu d'argent, elle travaille avec nous. De mon côté, cela me fait trois femmes au lieu de deux.

Presque tous les jours, la fille de « cou tordu » m'attend l'après midi à la reprise du travail. Elle est mignonne comme tout. C'est une belle petite blonde, et je ne peux refuser de la prendre dans mes bras quand elle me le demande. La mère est heureuse de voir l'amour qu'il y a entre nous. Je voudrais

bien lui donner quelque chose. J'ai dans ma poche un domino de sucre emballé provenant d'un colis américain. Je lui donne. La pauvre petite, qui a à peine quatre ans, est étonnée et dit tout haut à sa mère :

- *Isidore m'a donné du chocolat.*

Elle ne connaissait que le sucre en poudre. Par la suite, dès que j'ai pu, je lui ai donné un morceau de vrai chocolat. Je crois qu'elle n'a jamais connu son père, le « cou tordu ».

Les Russes continuent leur avancée. Ils sont depuis quelques mois sur les bords de la Vistule, aux portes de Varsovie. S'attendant à une libération dès le mois de juillet, Les Varsoviens se sont soulevés contre l'occupant, mais les Russes vont attendre que la ville soit complètement rasée et la perte d'une grande partie de la population pour entrer dans la ville. Ils ont eu le temps de regrouper leurs armées pour la grande offensive vers l'ouest.

L'année 1944 se termine. Encore une fois Wentzel doit donner quelques prisonniers français pour Berlin, où il y a un manque de main d'œuvre. Avant de désigner d'office, il demande s'il y a des volontaires. Cholet, se croyant vraiment indispensable, dit :

- *Moi !*

En pensant à un refus certain.

- *Volontaire, d'accord.*

Il fallait voir la tête que faisait ce Cholet. Il a dû regretter, il aurait mieux fait de se taire. C'est Barbotin qui l'a remplacé à la batteuse. Maurice est désigné d'office, avec d'autres. Il va nous quitter à grand regret, surtout que nous ne resterons plus qu'un mois à Gross Wubiser. Il aurait tant voulu que nous finissions la captivité ensemble.

La grand-mère vient à ma rencontre. Elle me dit :

- *Nous t'attendons ce soir. J'ai une surprise pour toi.*

Je me demandais ce qu'elle avait à me montrer. Je n'ai pas tardé, comme convenu, à me rendre chez eux.

- *Isidore, je viens de toucher 60 grammes de vrai café, et j'ai pensé que cela te ferait plaisir d'en boire un.*

Et elle avait préparé des petits gâteaux. Son geste m'a tellement touché que j'y pense toujours. Que de braves gens dans ce village !

1945

Début 1945, année qui sera certainement celle de notre libération. Nous avons du lin à arracher. Nous travaillons vraiment lentement. Wentzel n'en peut plus. Il se fâche et nous dit :

- *Même si les Russes sont à 19 kilomètres, c'est toujours moi qui commande !*

La majorité d'entre nous a voulu faire grève. Par solidarité, nous avons tous suivi et nous sommes rentrés. Coïncidence : Lalande est venu nous voir, toujours pour avoir des nouvelles car les Russes avancent rapidement. On les annonce à 50 kilomètres de chez nous. En profitant que l'homme de confiance régional est là, les camarades proposent que nous fassions une demande officielle pour retourner tous au camp. Je n'étais pas d'accord. A l'approche de la fin, c'était vraiment une gifle que recevraient la baronne et Wentzel. Il y a quand même quatre ans et demi que nous sommes là et, malgré toutes les difficultés, nous ne pouvions pas trop nous plaindre. La majorité a décidé. Nous voilà partis, Lalande et moi, chez la baronne. Quelle surprise ! Elle ne savait plus quoi dire. J'étais gêné également.

- *Non, je ne veux pas que vous partiez ! Je vais m'en occuper.*

Nous avons su par la suite qu'elle avait reproché à Wentzel d'avoir agi de la sorte. Depuis cette journée que je ne peux oublier, Wentzel nous a laissé faire. Travail ou pas, il s'en moquait complètement. Il y a quand même eu un froid entre nous deux, ou nous trois, mais je n'étais pas responsable.

28 janvier 1945

Le 28 janvier, un avion d'observation a des ennuis mécaniques et se trouve dans l'obligation d'atterrir dans un champ derrière la ferme. Notre camarade Bar, après avoir attelé un cheval à une petite voiture, et en compagnie d'une Allemande, ramène cet aviateur à l'aéroport de Königsberg sur Oder, qui est en feu à leur arrivée. Ils abandonnent l'Allemand, et reviennent rapidement à Gross Wubiser. Un char les suit, les double et s'arrête. Un Russe descend, il parle allemand et demande à Bar s'il y a une défense allemande dans la région.

- *Non, pas du tout.*
- *Merci bien.*

Et demi-tour. En rentrant, le camarade avait du mal à parler tellement il avait été surpris par cette rencontre. Forcément, notre gardien a téléphoné à sa compagnie pour savoir ce qu'il devait faire. Tout le village était au courant. C'est seulement à 10 kilomètres que la rencontre s'était faite. Avec Alfred et Lavoine, nous nous posions la question. La décision est prise, nous allions certainement évacuer. De mon côté, je me suis immédiatement occupé de la nourriture. Nous avons tué quelques lapins que j'ai cuits et eux deux ont fabriqué un traîneau pour emmener le ravitaillement et nos affaires, le sol étant verglacé et recouvert de neiges. J'aurais du aller voir la baronne, Wentzel, Elsa et même le vieux couple. Je l'ai regretté. J'ai vu Elie sur la route devant le commando, et qui pleurait. Je pense qu'elle aurait voulu voir Alfred. Je l'ai quittée en l'embrassant et en lui souhaitant bon courage.

Comme de juste, le lendemain, départ avec le gardien, qui avait reçu des ordres de sa compagnie. Nous arrivons rapidement sur les bords de l'Oder. En traversant un bois, nous rencontrons des Allemands avec des tenues toutes blanches pour ne pas être repérés en attendant les Russes qui ne sont plus qu'à quelques kilomètres.

Une charrette s'arrête derrière nous. C'était la baronne, avec sa mère, une autre femme et, certainement, dans le fond les deux filles qu'elle avait à son service. Je vais la voir, et tout de suite elle me dit :

- *Je suis fâchée après vous. Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir avant de partir ?*

Elle avait entièrement raison.

Le gardien nous fait comprendre qu'il ne faut pas traîner. Nous traversons l'Oder à pieds. La baronne va suivre avec son équipage. L'épaisseur de la glace est suffisante pour supporter de gros chargements (on parlait de 70 centimètres).

Une fois la traversée faite, la voiture avec les chevaux s'éloignera devant nous. De notre côté, une longue marche nous attend. Nous allons faire dans les trente kilomètres tous les jours pour arriver de l'autre côté de Berlin, en attendant les évènements. Après une pause, direction Trebnitz, au nord-est de Fürstenwalde. Nous nous installerons dans une grande pièce. Forcément, nous dormirons à même le sol. Surprise : nous avons une journée de repos. Peut-être les Allemands surveillent-ils l'avance des Russes avant de prendre une décision. Il y a un beau soleil, et nous trouvons la ville bien accueillante.

Je ne sais plus pourquoi, nous ne restons plus qu'à six, Lavoine, Faro, Larchon, Haquebé, Botho et moi. Maintenant, il faut s'occuper de la nourriture pour les jours qui viennent. Lavoine est parti de son côté, Alfred et moi du nôtre. Il ne faut pas compter sur Haquebé et Larchon, ils ne feront jamais quelque chose qui est interdit. Alfred et moi rentrons dans une boulangerie. Alfred commence à blaguer avec la toute jeune vendeuse. Non, elle ne veut pas donner de pain en échange des marks « prisonniers » que nous avons. Le bavardage continue et, de mon côté, je disparais en volant un pain entreposé dans le couloir. Je crois qu'elle a vu ma manœuvre mais n'a rien dit. En rentrant, nous avons trouvé Lavoine avec quelques kilos de pommes de terre. Il s'était éloigné du pays et, en plein champ, avait trouvé un silo. Il n'y avait plus qu'à creuser pour sortir quelques kilos de ce légume national.

Maintenant, comment les cuire ? C'est le travail de Botho. Cela ne presse pas, nous avons encore un peu de lapin.

Le lendemain, départ. Nous faisons une longue marche, toujours vers l'ouest, et nous nous installons dans une briqueterie. Il y a une chaleur étouffante dans cette grande pièce. Il y a des petits trous par terre, avec des espaces réguliers sur plusieurs longueurs et, en regardant, on s'aperçoit que les fours fonctionnent toujours, et il n'est pas surprenant que nous ayons si chaud. Botho ne dit rien, mais revient au bout d'un moment avec un rouleau de fil de fer. Où a-t-il déniché cela ? Premier essai : il fixe une pomme de terre sur le fil de fer, et descente au sous-sol. Au bout d'un moment, il remonte le fil et, surprise, la pomme de terre est bien cuite. Nous avons cuit toutes les pommes de terre rapidement. Ce jour-là, il y avait le Bon Dieu avec nous.

Nouveau départ. Nous touchons un peu de soupe, mais pas trop consistante. Il faut tenir. Après deux étapes, nous sommes au sud de Berlin. Arrêt provisoire, et nous faisons demi-tour. Quoi de nouveau ? Avec bien du mal, nous apprenons que les Russes n'ont pas traversé l'Oder et se regroupent, certainement pour une grande offensive, ou bien veulent-ils qu'une partie des troupes allemandes partent sur le front américain. Nous, nous voilà repartis vers l'est, mais pourquoi ? La fatigue commence à se faire sentir. Après deux jours de marche, nous arrivons le soir à Fürstenwalde. Nous faisons la queue pour la soupe et, au bout d'un quart d'heure, et en étant à bout, je perds connaissance. Les camarades s'occupent de moi et j'arrive à reprendre le dessus. Mais nous faisons toujours la queue et, au bout d'un moment, je retombe dans les pommes. Le gardien veut me faire conduire à l'hôpital. J'ai refusé. Si je n'avais pas été Juif, j'aurais accepté, même en regrettant de quitter mes camarades. Une bonne nuit, même sans confort, m'a fait du bien. Nous retournons toujours vers l'Oder. Après deux jours de marche, nous y sommes. Nous logerons dans un immeuble d'une organisation nationale.

Le lendemain, au travail. Nous devons faire des tranchées, et on nous impose trois mètres par jour de tranchées assez profondes, avec une marche dans le fond. Nous ne ferons jamais nos trois mètres. Il n'y a qu'Haquebé, au début, qui mesurait en faisant trois pas. Et pourquoi des tranchées ? On n'est plus en 14-18 ! Guerre plus moderne : cette fois, c'est pour tirer avec des bazookas sur les chars russes. Après avoir tiré, il fallait pouvoir s'enfuir rapidement car c'était la mort certaine si le soldat ne se déplaçait pas en allant très vite un peu plus loin. C'est pour cette raison que nous avons fait des couloirs dans tous les sens et pendant plusieurs semaines. Nous apprenons par un vieux gardien civil que les Russes sont à trois kilomètres. Lavoine répète :

- *Que fait la Croix Rouge ? En principe, les prisonniers ne devraient pas être en première ligne.*

Nous ralentissons dans notre travail. Le gardien nous fait comprendre que le gouvernement est fou car on ne pourrait rien faire si l'offensive russe se déclenchait. De gros arbres sont coupés et mis en travers sur tous les chemins. Très peu de nourriture. Il faut tenir. Nous faisons l'inventaire de ce qu'il nous reste à monnayer. J'avais une montre gousset japonaise, je ne l'ai plus (elle ne valait rien). J'ai deux rasoirs à main. Un de trop. Nous n'avons pas le droit de nous éloigner, tous les soirs il y a appel. Un peu plus loin, il y a un pavillon occupé par des Polonais. Le soir, au moment de l'appel, un camarade répondra pour moi, et je profite de l'obscurité pour voir si je peux obtenir quelque chose. Le marché est vite conclu avec les Polonais. Ils sont certainement dans la région depuis longtemps. Un pain pour un rasoir. D'accord, c'est payer bien cher, mais nourriture avant tout. Nous le partageons, comme de juste, en six parts.

Le lendemain, même travail avec un rasoir que Botho avait en double. Je me retrouve au premier étage de ce pavillon. Echange, sans problème, comme la veille. Mais, en descendant, surprise. Il y a là un S.S. qui a certainement repris du service, car il en a le costume et une jambe de bois. Il dit :

- *Halte-là !*

L'épicerie du village

La maison de la Baronne

L'église

La gare

La gare polonaise (il n'y a plus de train).
Maurice en pèlerinage.
(1975)

Le grand étang dans le fond à gauche.

Au loin, Klein Wubiser.

Rapidement, je contourne le pavillon en espérant pouvoir m'échapper en profitant de l'obscurité. Mais il y a une clôture. Je n'ai pas le temps de réfléchir que deux coups de feu percent le silence. Je ne suis pas touché, ou a-t-il tiré en l'air ? Je dis tout haut :

- *Je reviens !*

Il m'a donc ramené dans le bâtiment où nous logions, en me confiant au gradé supérieur.

- *Bien, je vais m'en occuper.*

Il m'a confisqué le pain et, une fois l'autre parti, il me dit :

- *Allez vous coucher et ne recommencez pas.*

C'est ce que j'ai fait. Il n'y avait pas de punition plus forte que de faire des tranchées. J'ai suivi son conseil. Maintenant, le risque était trop grand, et c'était la deuxième fois pour un pain.

Un matin, en commençant notre travail, nous sommes surpris de voir que, le long de nos tranchées, une défense anti-aérienne a été installée durant la nuit. Mitrailleuse et canons légers. Cela n'a pas manqué, un tir d'artillerie russe et, tout en étant bien dans le fond de nos tranchées, un obus est tombé tout près, et Botho a été recouvert de terre. Nous voulions rouspéter et arrêter de creuser dans de telles conditions, mais les Russes se sont vite aperçus, en même temps que nous, que toute cette artillerie était en bois. Les Allemands n'avaient plus les moyens de se défendre comme ils l'auraient voulu.

Après des semaines passées à creuser, nouveau départ vers l'ouest. C'est la troisième fois que nous faisons le même parcours mais cette fois, après trois jours de marche, nous arrivons à Bernau, dans la banlieue nord de Berlin. Une chance pour nous. Les Russes ont attaqué juste après notre départ et, maintenant, ils ne sont pas loin. Nous entendons l'aviation et l'artillerie. Bruit infernal. Le lendemain matin, notre gardien n'est plus là.

27 avril 1945

Nous sommes le 27 avril. Le matin, nous quittons l'endroit où nous avons passé la nuit pour nous éloigner de la ville, car les Russes ne sont pas loin. Nous faisons environ un kilomètre, et nous trouvons une grange avec de la paille. Confort assuré. Le soir, les Russes rentrent dans Bernau. Quand je pense que six jours plus tôt, nous étions encore sur les bords de l'Oder. Nous sommes partis juste avant l'attaque. Nous l'avons échappé belle. Les tranchées que nous avions faites et tous les barrages sur les routes n'ont pas empêché les Russes de progresser. Pour traverser l'Oder et être dans les environs de Berlin en si peu de temps il a dû y avoir une avalanche d'obus. Un véritable exploit, mais avec combien de morts ? A un jour près, nous aurions pu en faire partie. Le Bon Dieu était avec nous.

Nous sortons et, non seulement nous entendons bombardements et mitrailles, mais nous voyons les maisons qui brûlent. Par la suite, nous apprendrons que, tous les jours, les Russes mettaient le feu à une maison à l'entrée de la ville et à une autre à la sortie. L'éclairage était assuré pour les troupes. Après une nuit passée dans un calme relatif, très tôt le matin, voilà trois soldats allemands qui se dirigent vers le bois. Maintenant, c'est un soldat russe sur son cheval qui nous rend visite. Avec bien du mal, nous comprenons qu'il veut savoir si tout est normal. Nous lui disons que trois Allemands se sont dirigés vers le bois. Ni une, ni deux, sans en faire part à un supérieur, il se dirige au galop à la recherche des trois ennemis.

Lavoine est impatient, il voudrait déjà monter en ville pour voir ce qui se passe. Nous le freinons un peu, mais il ne peut attendre. Une femme passe devant nous en courant et se jette dans l'étang qui est juste devant notre grange, un Russe suit derrière. Il a attendu qu'elle sorte de l'étang pour l'emmener, et vous comprenez la suite. Il y a un petit pavillon juste à côté. Un homme en sort avec sa fille, qui doit avoir quatorze ou quinze ans, et il se dirige vers nous. Je n'ai pas réagi assez vite, il voulait certainement que nous prenions la petite avec nous pour la mettre à l'abri. De toute façon il est

trop tard, un Russe l'embarque dans le pavillon. Le père est resté là, tout triste, et se reprochant certainement de ne pas y avoir pensé plus tôt. Nous nous sommes rendus compte que toutes les femmes avaient été violées.

Maintenant, pensons à notre nourriture. Nous avons trouvé pommes de terre et légumes. Par la suite, nous aurons un grand morceau de cheval, pris sur une bête blessée qui venait de mourir. Lavoine est de retour. Il n'est pas content, les Russes lui ont pris sa montre. C'est ce qu'ils collectionnaient, car ils en avaient tous trois ou quatre sur les bras.

Après deux jours d'attente, Alfred et moi allons en ville. Nous avons fait toutes les maisons abandonnées, à la recherche de tout ce qui nous manquait. Nous avons le même linge sur le corps depuis de nombreuses semaines, car nous étions des SDF. Du linge, nous en avons trouvé. Toutes les armoires avaient été fouillées. Ce qui avait de la valeur avait disparu. Nous nous sommes changés en emportant rechange, serviettes, etc., et en ramenant quelques conserves qui étaient encore là. Nous passerons devant la maison que nous avions quittée trois jours auparavant. Dans les pignons, il y a un grand trou. Nous avons bien fait de partir de cette demeure assez vite. Des charrettes conduites par des chevaux, pleines de femmes et d'hommes avec ou sans uniformes, se dirigent vers le front. C'était vraiment l'armée du peuple. On aurait pu penser au temps de la révolution française.

Toujours la débrouille pour se nourrir. Alfred et moi prenons la décision d'aller voir le maire pour savoir s'il pouvait faire quelque chose pour nous. Nous sommes très bien reçus. Il nous dit de venir le lendemain matin :

- *Vous aurez, comme les Allemands, une carte d'alimentation.*

Nous verrons, par la suite, si nous aurons le ravitaillement comme nous le désirions. Nous allions partir en le remerciant. Voilà un Allemand tout essoufflé qui vient se plaindre.

- *Monsieur le Maire, vous vous rendez compte ! Il y a deux Russes qui se sont acharnés sur ma femme !*
- *Que voulez-vous que je vous dise ? Sur la mienne, ils étaient à…*

(Je ne veux pas écrire le nombre qu'il a sorti, vous me prendriez pour un menteur, ou c'est lui qui a exagéré).

Nous ne retournerons pas à la mairie. Les Russes sont venus nous chercher car il y a rassemblement de tous les militaires et civils étrangers. Nous serons logés dans un ensemble immobilier de construction récente. Nous disposerons, pour six, d'un appartement meublé. Nous serons nourris par les Russes. Plus de souris, une nourriture militaire comme les autres. Le soir, c'est un bonheur complet, après une bonne toilette (nous en avions vraiment besoin) nous nous sommes couchés dans des lits, ce qui ne s'était pas produit depuis tant d'années. Dans la salle à manger, en fouillant dans les tiroirs, nous sortons des photos, mais pas toutes ordinaires. Il y a un S.S. en plusieurs exemplaires.

7 mai 1945

Le bruit court que les Allemands ont capitulé. Nous sommes le 7 mai. Nous avons un jour d'avance en information. A l'étage inférieur, il y a un pianiste qui n'arrête pas, mais on ne se lasse pas de l'entendre. Ne soyez pas étonnés, nous apprendrons qu'il faisait parti de l'orchestre de Ray Ventura. Il y a quelques S.T.O. avec nous. Nous avons la visite de la propriétaire de l'appartement, qui nous demande de faire attention à ses meubles car elle pense revenir bientôt. Alfred ne fait qu'un bond, et lui répond :

- *On devrait tout détruire ! Qui est sur cette photo, votre fils ou de la famille ?*

La femme est partie rapidement sans attendre la suite.

Nous apprenons que la guerre est finie. Nous l'attendions ce beau jour, mais nous nous posons cette question :

- *Serons-nous libérés rapidement ?*

Cela ne va pas très bien entre les Russes et les Alliés. En effet, les journées s'écoulent, et toujours rien de nouveau. Nous nous faisons des amis parmi les civils du S.T.O. Nous passerons énormément de temps avec eux. Nous nous rendons compte que les Russes qui occupent maintenant le territoire, n'ont pas la même conduite que les Russes qui l'ont attaqué.

En ce qui concerne les vêtements, ils n'ont toujours pas ce qu'il faut. Nous en voyons un qui arrête un Allemand, lui prend ses bottes et lui donne les siennes en échange, ce qui n'allait pas car elles étaient trop petites pour l'Allemand, qui est reparti pieds nus. Un autre Russe avait une ceinture avec la croix gammée et un pantalon qui ne correspondait pas à sa vareuse.

Enfin le jour arrive où les prisonniers militaires, seulement, embarqueront en camion, direction l'Elbe, pour faire environ 200 kilomètres. Il en a fallu du temps. Nous avons pris une partie d'autoroute mais, à chaque fois que nous rencontrions un pont qui la traversait, automatiquement il avait été détruit et il y avait donc plein de décombres sur le sol. Les camions devaient donc descendre sur le côté, traverser les champs et reprendre l'autoroute un peu plus loin. Cela s'est reproduit plusieurs fois. Par la suite, nous avons pris une route normale. Il fait nuit, et le froid commence à se faire sentir. Une halte, et un Russe demande des volontaires pour que nous ayons du chauffage. Nous sommes à un carrefour et, à plusieurs, d'un premier étage, nous faisons passer par la fenêtre des meubles qui atterrissent sur le sol. En maintenant, une bonne flambée en attendant un nouveau départ !

Nous arrivons au bord de l'Elbe et, maintenant, nous serons confiés aux Américains. Pour nous, le confort ne change pas. Les Russes avaient les mêmes camions que ceux que nous venons de prendre. Après avoir parcouru des kilomètres, nous arrivons et logeons dans une caserne. Distribution de nourriture et repos. Appel des sous-officiers, qui seront chargés de faire la liste de tous les prisonniers avec leurs noms. Le lendemain, départ pour prendre le train. Nous sommes en fin de liste. Larchon, Haquebé et Botho sont encore pris pour le voyage. Lavoine, Alfred et moi, nous devons attendre le prochain départ. Les deux qui restaient avec moi me font le reproche :

- *Sous-officier ou pas, tu aurais dû t'en occuper !*

Je n'avais pas pu faire autrement. Une chance quand même : nous sommes très peu à rester et, puisqu'il en est ainsi, nous allons prendre l'avion. Nous sommes conduits sur un petit terrain d'aviation et c'est dans un Dakota que nous grimpons à une douzaine. On m'arrête avant de monter pour que je donne la liste de tous les partants. Avec bien du mal, j'ai fait cette liste. Nous sommes le 1er juin. Nous aurons une journée bien remplie. Départ rapide en direction du Bourget. Pendant le trajet, une bassine avait été placée au milieu si jamais il y avait des surprises pendant le voyage.

1er juin 1945

L'Américain fumait tranquillement près de la porte grande ouverte. En très peu de temps, nous sommes à l'aéroport. A notre descente, un groupe de soldats nous présente les armes. Je ne voyais pas pourquoi cette mise en scène. Il fallait de nouveau que je donne la liste de tous les revenants. Celle-ci était faite. Nous prenons rapidement un autobus qui nous emmènera place Clichy. Petite halte au Grand Gaumont avant de repartir. Il y a un téléphone. Je veux en profiter pour téléphoner au café qui est en bas de chez moi pour avoir quelques nouvelles et que ma mère soit prévenue de mon retour. Avec bien du mal, je me procure un jeton et je fais le ROQ 1572 mais j'ai beau insister, pas de tonalité. Nouveau départ, cette fois pour la gare d'Orsay où nous passerons un bon moment. Nous voyons les femmes de ménage qui font un nettoyage consciencieux. Que se passe-t-il ? Le ministre des anciens combattants est attendu d'un moment à l'autre pour recevoir le millionième prisonnier rapatrié. Nous

passerons sous la douche avant de remplir tous les papiers de démobilisation et de toucher un pécule : 1000 + 2000 francs. Nous aurons les papiers officiels par la suite, en nous rendant à la caserne Dupleix.

Nous n'attendons pas la suite. Nous filons directement au métro et, tout bêtement, nous partons chacun de notre côté en nous souhaitant bon courage, avec l'espoir de nous revoir prochainement. C'est ainsi que j'arrive dans mon impasse, en me demandant ce que je vais trouver. Avant de monter chez moi, je passe chez le bougnat qui me donne déjà quelques nouvelles. C'est lui qui me fait rentrer dès qu'il me voit. Pendant que nous parlons de tous les évènements, sa femme a déjà prévenu une voisine pour que ma mère soit au courant de mon retour. J'appréhendais ce retour après tant d'années. Enfin, il faut s'attendre à tout.

Quelle joie de se revoir ! Embrassades et pleurs. J'apprends que mon frère Victor est rentré depuis trois mois. Après plusieurs tentatives, sa dernière évasion a réussi. Maman n'a pas de nouvelles de mon frère Charles depuis six mois. Elle garde espoir car avec moi, elle est restée également six mois sans savoir ce que j'étais devenu. Ma sœur Pauline est à Paris. Depuis le début de la guerre elle vit avec un compagnon. J'apprendrai un peu plus tard qu'ils ont également souffert de l'occupation allemande. Arrestation, prison et passage en zone libre en se camouflant dans un wagon de marchandises.

Le lendemain, mon frère me dit que Charles a été tué par l'ennemi dans les Vosges. Maman ne le sait pas encore. Elle apprendra cette triste nouvelle la semaine suivante, et cela sera un déchirement complet. Charles s'était évadé en 1943 et s'était réfugié chez ma sœur qui était à Carpentras. Il est entré dans la résistance avant de s'engager dans l'armée de Lattre de Tassigny jusqu'à la victoire des Alliés. Malheureusement, il n'est pas arrivé à Strasbourg comme prévu. Avec le mauvais temps de décembre 1944, l'aviation ne pouvait intervenir au moment des attaques, qui se faisaient parfois à découvert. Beaucoup de pertes pour progresser. Le maire du XIème arrondissement a convoqué mon frère aîné pour lui annoncer le décès de Charles.

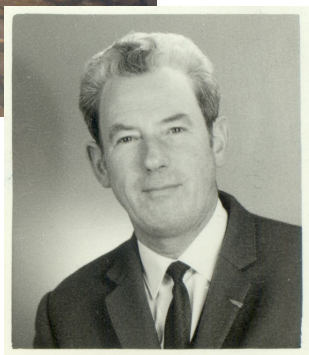
Après la libération de Paris, la majorité des maires de la capitale étaient communistes. Charles était militant dans ce parti, et était parmi ceux qui le dirigeaient. Le maire et la conseillère municipale Madame Florimont Bonte (femme du député) ont décidé d'un commun accord qu'une rue de Paris porterait le nom de mon frère (comme le nom de la rue que nous habitons actuellement, c'était un résistant communiste fusillé).

Mon frère, seul prisonnier de guerre évadé du XIème arrondissement à être entré dans la résistance, à s'engager dans l'armée de Lattre de Tassigny et à mourir au champ d'honneur. Changement de politique, et la décision n'a pas eu le temps de passer au conseil municipal. J'aurais dû réclamer auprès du nouveau maire, mais je ne l'ai pas fait. J'ai eu tort. Maintenant, mes demandes restent sans réponse. Si, une proposition : une plaque sur l'immeuble où Charles habitait. J'ai refusé car l'immeuble est appelé à disparaître. En échange, j'ai proposé qu'on mette la plaque sur un mur de l'école qu'il fréquentait. Pas de réponse. Peut-être est-il un peu tard, et pourquoi ressortir ces évènements après tant d'années, c'est la question que l'on peut se poser.

Au retour, des camarades, hommes et femmes, du quartier sont venus me voir et, de mon côté, je voulais savoir ce que la plupart étaient devenus. De la classe de ma dernière année d'école, il y a eu quatre déportés qui ne sont pas revenus.

Je suis allé voir mon camarade Georges pour qu'il sache que j'étais de retour. C'était le seul qui était venu me voir pendant mon service militaire. Il avait fait près de 600 kilomètres en vélo, aller et retour, en s'arrêtant dans des auberges de jeunesse. En arrivant un vendredi à la caserne, il a attendu

Maurice Leforestier — Alfred Faro — André Roberge — Isidore Bienstock (1994) — Albert Nebelstein — Louis Bothorel



Auguste Desprez

Paulette et Isidore Bienstock, lors de leurs cinquante ans de mariage. (2002)

quelques heures le retour du régiment, car c'était le jour où nous faisions notre marche hebdomadaire de 25-30 kilomètres pour garder la forme.

- *Enfin ! Je voudrais voir Bienstock.*
- *Vous tombez mal, il est parti en permission !*

On ne peut pas l'oublier. Je ne savais pas qu'il faisait partie des requis pour le travail obligatoire et qu'il ne se trouvait pas très loin de mon commando, dans la région berlinoise. Nous aurions pu nous rencontrer. L'on manquait de communication.

Maintenant, une visite à ma marraine et pour retrouver mon colonel. Toute la famille est venue voir ma mère pendant mon absence. C'était la première rencontre avec Marie-Colette, et c'était une joie pour nous deux de nous connaître autrement que par courrier. Pour le colonel, se remémorer les souvenirs du régiment qu'il aimait tant avec un de ses soldats était aussi agréable que pour sa fille. Quand il a quitté le 95ème, il est parti pour Dunkerque pour une autre affectation avant de passer général. Il lui manquait un mois, au moment de la débâcle, pour obtenir ce nouveau grade.

A mon retour, ma mère m'a demandé comment j'avais été reçu.

- *Très bien.*
- *Je dois te dire que lors de sa dernière visite, il a dit qu'à ton retour il te donnerait la croix de guerre.*

Promesse de colonel, c'est du sérieux.

Maintenant, je pense aux déportées qui travaillaient sur le terrain d'aviation de Königsberg sur Oder.

J'ai écrit à deux familles de la région parisienne pour prévenir qu'elles étaient vivantes (j'allais dire en bonne santé). En premier, je suis allé rue Mademoiselle chez Monsieur Marty. Bien tristement, il m'a annoncé son non-retour. Je vais quand même faire un saut au 31 boulevard Saint Michel, au grand café Le Rubis (maintenant, il y a un Quick). Le propriétaire de cet établissement m'a très bien reçu. Il m'a fait part de ses malheurs : non seulement sa fille n'est pas revenue, mais il a également perdu sa femme dans les mêmes conditions. Il voulait que je reste pour déjeuner avec lui. Je n'ai pas accepté, c'était remuer trop de mauvais souvenirs.

Il ne faut pas que j'oublie mon camarade Maillard, qui m'avait invité pour le dimanche 12 mai 1939. Je file rue Monsieur le Prince. La concierge me dit qu'ils ne sont plus là. La femme a déménagé et habite maintenant dans la banlieue parisienne. Lui a été fusillé comme résistant et repose au Mont Valérien. J'ai rendu visite à sa femme, que je connaissais car elle était venue voir son mari quand nous étions dans le Nord. Je voulais lui dire combien j'étais touché par sa disparition. Il avait laissé une orpheline âgée d'un an.

Je raconte tous ces malheurs à ma mère, qui me répond :

- *Ton père est également mort en déportation.*

Je n'avais plus de contact avec lui car il avait quitté la maison plus de vingt ans auparavant, mais c'était tout de même mon père.

Il y a eu également des malheurs chez des cousins, une grande partie de la famille était manquante. Quand je pense à ce que les Allemands et les Russes ont pu me dire sur ces régimes totalitaires. Chez les prisonniers russes, 70% d'entre eux étaient anti-staliniens. Il en était de même chez les Allemands. Individuellement, avec nous, ils pouvaient parler et le régime était sévèrement critiqué mais, entre eux, il y avait la peur, donc bouche cousue.

Bien plus tard, par mon travail, j'ai rencontré Madame Bernard, une rescapée de Königsberg. Je lui ai montré la liste des douze noms qui a servi à prévenir les familles. Elle les avait très bien connues. Devant l'avancée de l'armée rouge, toutes ces femmes ont pris la route pour rejoindre le camp de

Buchenwald. Malheureusement, seule une petite partie a pu arriver à destination. Les autres, épuisées, sont mortes aux bords des routes. Ce sont les Américains qui ont libéré ces rescapées et leur ont donné les premiers soins avant de les rapatrier.

Maintenant, il fallait reprendre une vie normale. Un peu dépaysé par cette nouvelle vie. Se faire au marché noir pour se procurer un peu d'extra. Je voulais prendre un atelier pour travailler à mon compte mais, pour trouver un local, il fallait débourser une forte reprise. Il en était de même pour se loger. Au bout d'un moment, j'ai pu avoir un deux pièces dans l'immeuble. J'ai juste installé des couchages, sans faire de frais, car je ne voulais pas rester dans cette impasse Saint-Sébastien. Heureusement, j'avais un ami ébéniste qui me prêtait une partie de son local, car je travaillais pour lui également. Ce n'est que bien plus tard, en économisant, qu j'ai pu prendre un atelier.

Ma mère a décidé de faire revenir mon frère. J'aurais préféré qu'elle attende encore quelques temps. Il a fallu acheter une concession pour 100 ans et commander le caveau.

Je revoyais régulièrement ma marraine et, quand elle est venue travailler à l'école Pigier place de la République, ma mère lui a proposé de venir prendre les repas du midi avec nous. Tout allait bien.

Ses parents nous ont invités à venir déjeuner chez eux un dimanche. Etant moi-même absent lorsque ma mère a reçu la lettre d'invitation, mon frère a tout de suite dit :

- *Nous n'irons pas.*

Ma mère écoutait trop mon frère aîné. Ce n'est qu'une fois passé le dimanche que j'ai été au courant de ce refus. Forcément, il y a eu rupture. Je n'ai plus vu ma marraine et ses parents. Mon frère a-t-il agi ainsi parce que la présence de Marie-Colette l'énervait ? Je ne le crois pas. Par jalousie ou pas vengeance, car nous avions un conflit entre nous deux (une histoire qu'il peut y avoir entre hommes) ?

J'aurais dû aller les voir pour m'expliquer, mais c'était difficile pour moi. Le colonel aurait pu penser que c'était par intérêt. Si l'on n'avait jamais parlé de croix de guerre, c'est ce que j'aurais fait. La décoration, la méritais-je vraiment ?

Nous en sommes restés là. Je pensais souvent à mon colonel qui devait souffrir de ne plus avoir avec qui parler de son régiment qu'il aimait tant. Surtout, nous avions fait des projets. Dès que j'aurais eu une voiture et que la situation l'aurait permis, nous aurions fait un pèlerinage dans tous les endroits où nous avions les mêmes souvenirs.

Ce n'est que bien plus tard, après le décès de son père, que j'ai revu Marie-Colette. Nous étions heureux de nous retrouver, et elle a également sympathisé avec mon épouse. Depuis, nous restons en relation régulière. En ce moment, elle a des problèmes de santé mais, heureusement, elle va vers une amélioration.

Entre temps, je me suis marié, et bien marié, en 1952. Ma femme a également connu les souffrances de la guerre et a perdu son père et deux frères en déportation. Sa mère est restée avec ses trois filles. Nous avons eu deux enfants, Catherine et Philippe, et deux petits-enfants, Simon et léa.

Depuis mon retour de captivité, je pensais souvent à la baronne, que j'avais quittée précipitamment, et qui aurait mérité plus d'égards au moment de notre séparation, à l'arrivée de l'armée russe. Il y avait toujours eu un lien d'amitié entre nous. Après bien des années, en m'adressant à l'ambassade d'Allemagne, j'ai pu avoir son adresse. Elle s'était mariée et habitait un petit pavillon à Munich. Ce n'était pas son petit château de Wubiser ! Voir sa lettre que j'aie reçue, écrite en allemand et que mon neveu a traduite :

Elisabeth Charlotte Otto *Munich, le 25 février 1972*

J'ai été très contente de recevoir votre lettre. Je n'arrive pas à comprendre, après temps de temps et malgré mon changement de nom à cause de mon mariage, que vous ayez pu trouver mon adresse. Je trouve extraordinaire que vous ayez envie, vous et vos camarades, d'avoir de nouvelles de Gross Wubiser alors que vous y avez passé tant d'années difficiles et désagréables. La plupart d'entre vous n'étaient pas habitués aux travaux des champs et ce travail était même très difficile quand, comme Pereira, on n'avait pas trouvé un petit coin tranquille dans le jardin, et il était presque impossible de faire quelque chose pour améliorer la vie du Kommando.

Vous demandez des nouvelles des gens de Gross Wubiser. Et bien, beaucoup sont morts pendant l'avancée des Russes. C'est ainsi que le vieux Laci est mort dans le même camp dont mon mari et Wentzel, curieusement, sont revenus. Laci fut fusillé. Le gentil maire Grim est mort pendant le transport. Les vieilles personnes et les jeunes enfants sont presque tous morts. Monsieur Fata, l'instituteur, et le chef du Kommando ont réussi à se sauver.

Lorsque, avec ma mère, Mademoiselle Roquebau et les femmes de notre maison, nous sommes passées par la ville de Frienwalde, on disait (ou le bruit courait) que le commando français avait été bombardé sur le pont de l'Oder et qu'il y avait des blessés à l'hôpital. A partir d'octobre 1945, Wentzel a réussi à passer encore un an avec les Polonais, et s'était installé dans la région. A cette époque, la ferme et notre maison étaient déjà abandonnées. C'est alors que les Polonais mirent le feu à la ferme pour empêcher la formation d'un kolkhoz. Et maintenant, c'est à peine si on peut reconnaître la ferme. C'est ce que m'a dit un jeune Français qui y est allé voir, à ma demande. Evidemment, le train ne fonctionne plus, et il n'y a plus que 40 à 50 personnes dans le pays. Les machines agricoles n'ont plus été utilisées car les paysans polonais ne voulaient plus produire que pour leurs propres besoins. Une institutrice de Morin a dit à ce même Français qu'il y avait même des loups dans les bois.

Nous, nous sommes partis à l'Ouest, nous sommes tous très bien installés. Wentzel, qui a maintenant 80 ans, travaille toujours comme jardinier à Berlin Ouest. Madame Smoll m'envoie à chaque fête un beau gâteau qu'elle a préparé elle-même. Sa fille Rita est mariée, son fils aîné est déjà soldat.

Mon fils a maintenant 20 ans, il est grand, blond et a les cheveux longs. Il fait des études, et veut devenir dessinateur publicitaire. Mon mari est mort, hélas, il y a 13 ans. J'ai une petite maison avec jardin à Munich, et j'ai chez moi quelques étudiants et élèves en pension. Je m'ennuie souvent des grands espaces et de la solitude de l'Allemagne de l'Est. Je vous envoie quelques photos de Gross Wubiser que j'ai fait reproduire d'après une vieille carte postale. Peut-être que plusieurs de vos camarades seront contents de les regarder.

Je viendrai sûrement à paris un de ces jours, et j'ai bien pris note de votre adresse. Je vous préviendrai quand je viendrai, cette année cela ne sera sans doute pas possible.
Mon frère souhaite instamment que je lui rende visite au Cap. Du point de vue de la santé, il ne va pas très bien.

Depuis la guerre, j'ai déjà été deux fois à Paris.
Par hasard, ne viendriez-vous pas pour les Jeux Olympiques à Munich ? Le stade se trouve derrière ma maison.

Je vous remercie de tout mon cœur pour votre lettre et pour votre invitation, et je vous salue bien, vous et votre femme.

Une année, étant à Salzbourg en vacances, nous avons décidé d'aller la voir. Retrouvailles très émouvantes et, depuis, quelques camarades de captivité lui ont rendu visite. C'est par elle que Maurice a pu avoir l'adresse de Smoll.

La bonne équipe que nous faisions pendant ces quelques années a voulu se réunir. A partir de 1959, nous avons eu des réunions régulières, tous les deux ans, et dans une ville différente. Celui qui y habitait se débrouillait pour retenir l'hôtel et le restaurant car nous arrivions le samedi en début d'après-midi et nous repartions le dimanche après le repas du midi. Au début nous étions une quinzaine et, le temps passant, nous sommes arrivés à 45 ou 50 avec les enfants et les petits-enfants. Tout a une fin. A la suite des décès d'une partie de mes camarades, la chute a été brutale. La dernière réunion s'est déroulée il y a quelques années. Aujourd'hui, nous restons à deux, Maurice et moi.

Maintenant, revenons aux amours d'Albert Nebelstein. Quand le mari de sa baronne est mort, elle a voulu revoir son ancien amant. C'est-à-dire que c'est surtout sa fille qui voulait que cette rencontre ait lieu, car elle disait qu'elle était heureuse, toute petite, quand Albert la prenait dans ses bars et lui chantait des chansons, ce que son père n'avait jamais fait avec elle. Donc, invitation et rendez-vous pour passer quelques temps en Allemagne. La baronne a voulu payer tous ces déplacements pour se rappeler tous ces bons souvenirs.

Quelques années plus tard, un de mes bons clients habitant quai Branly me raconte que, pendant la guerre, il était officier au premier régiment d'infanterie coloniale. Je lui raconte alors mon histoire. Moi aussi, j'aurais pu être dans ce régiment pendant mon service militaire. Dans ma chambre, j'avais un bon camarade, Daligot, qui habitait Bourges. Il me dit :

- *J'ai un camarade d'enfance qui fait son service à Paris. Si tu voulais changer avec lui, cela serait parfait.*

Quand l'accord est possible, on peut l'envisager. J'en parle à mon lieutenant. Il me répond :

- *Si c'est un radio dans la même spécialité, il n'y a pas d'inconvénient.*

Pendant une permission de 24 heures, je file à la porte des Lilas voir Albert Lebrun (il avait exactement le nom du Président de la République de l'époque). Il me dit :

- *De mon côté, c'est d'accord.*

Une vraie chance, il est également au poste R11. Tout heureux, je retourne voir mon lieutenant Cambefort en pensant pouvoir permuter. Quand il m'avait donné son accord, il pensait certainement qu'il y avait une chance sur cent pour que ce soit un radio, et surtout dans cette spécialité. Refus immédiat :

- *Bienstock, je vous connais, et je ne connais pas celui qui vous remplacerait.*

Mon client :

- *Il a bien fait ! Je l'ai connu, Albert Lebrun. Il est mort au combat, nous avons eu beaucoup de pertes au 1er R.I.C.*

En parlant de nos clients, nous avions Coulondre, ambassadeur à Berlin. Il a porté à Hitler, le 2 septembre 1939, la déclaration de guerre de la France. Il me dit :

- *Il aurait dû m'écouter quand je lui ai dit que la victoire n'était pas certaine pour lui et que la guerre ne faisait que commencer.*

Nous savons trop ce que cela a donné.

Que penser après tant d'années ? Tout ce que l'on a pu me dire sur les régimes hitlérien et stalinien, il faut tout faire pour éviter les dictatures. Une fois installées, il faut suivre si l'on veut garder la vie. A Gross Wubiser, les gens n'étaient pas antisémites et il en était de même avec tous les gardiens que nous avons eus.

Je crois avoir fait un petit résumé de ces quelques années prises sur ma jeunesse.

Mon frère n'a pas eu sa rue à Paris et moi je n'ai pas ma croix de guerre, mais le principal c'est d'être présent quand la patrie vous le demande. Les Bienstock ont agi pour le mieux pendant ces tristes années et n'ont rien à se reprocher.

En terminant, c'est à mon frère Charles que je pense. Il aurait également pu écrire ses mémoires et il l'aurait fait beaucoup mieux que moi.

Charles Bienstock
en 1941